VOL. XLIII — SAINT-BONIFACE, MANITOBA, MERCREDI, 9 SEPTEMBRE 1914 — No. 45

ABONNEMENTS
Canada............ $1.00 par année
Etats-Unis........ 1.50 " "
Europe............ 2.50 " "

Tarif des Annonces
1ère insertion, par ligne.... 12 cents
Chaque insertion subséquente 8 "

N.B.—Les annonces de naissances, mariages et sépultures seront insérées au taux de 25 cents chacune.

LE MANITOBA

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

RÉDACTEUR-EN-CHEF : NOEL BERNIER

LE MANITOBA
EST PUBLIÉ ET IMPRIMÉ
TOUS LES MERCREDIS
PAR
ANT. GAUVIN
IMPRIMEUR

Toutes communications concernant le journal ou l'imprimerie devront être adressées :
Le Manitoba
42 Avenue Provencher,
Saint-Boniface, Man.
Téléphone : Main 3377.

Les Allemands Faiblissent

Les Soldats du Kaiser Cedent Devant les Soldats de Joffre

S. S. BENOIT XV

L'Eglise catholique, en deuil de Pie X, s'est donné un chef nouveau : le cardinal Della Chiesa, archevêque de Bologne, qui a déclaré prendre le nom apostolique de Benoit XV.

C'est jeudi, le 3 septembre, que le conclave, réuni depuis le lundi précédent, a annoncé au monde cette grande nouvelle.

Sa Grandeur Mgr l'Archevêque de Saint-Boniface fut officiellement prévenue de l'événement, par le télégraphe, vendredi matin. Et aussitôt les cloches de la cathédrale et des communautés religieuses de la ville sonnèrent : elles sonnèrent pendant une heure entière, de dix à onze heures. Au milieu des angoisses de la guerre, ce concert de cloches proclamant l'élection d'un nouveau pape, a mis un peu de joie au cœur de tous. Dimanche dernier, à l'issue de la grand'messe à la cathédrale, on a chanté un *Te Deum* solennel, par ordre de Mgr l'Archevêque.

Sa Sainteté Benoit XV a été couronnée dimanche dernier dans la Chapelle Sixtine. Soixante cardinaux assistaient à la cérémonie, qui a été grandiose, malgré le voile de tristesse qui enveloppe le Vatican depuis le commencement de la guerre.

* * * *

L'Action Sociale, de Québec, reproduit dans son numéro du 4 septembre, l'article que la *Croix* de Paris consacrait au nouveau pape en date du 25 mai dernier :

Le nom de Mgr Jacques Della Chiesa est indissolublement uni à celui du cardinal Rampolla. De 1883 à 1903, c'est-à-dire durant vingt ans, Mgr della Chiesa fut, sans discontinuité, le collaborateur intime du nonce de Madrid d'abord, du secrétaire d'Etat de Léon XIII ensuite. Ç'a été, de la part de S. S. Pie X, une délicate pensée que de l'appeler à remplacer, en quelque manière dans le Sacré-Collège, l'éminente personnalité dont l'archevêque de Bologne est comme la mémoire vivante. Mais le Souverain Pontife a voulu, en même temps, à la fois honorer de la pourpre l'antique siège de Bologne et sanctionner les mérites du nouveau cardinal.

Né à Pegni, dans le diocèse de Gênes, le 21 novembre 1854, d'une famille ornée du marquisat, Jacques della Chiesa vint faire à Rome ses études de philosophie et de théologie. Il reçut au Séminaire Capranica—comme le cardinal Rampolla lui-même et LL. EE. les cardinaux Vanutelli—la formation ecclésiastique, et suivit les cours du collège romain. On y a gardé le souvenir des brillants succès qui marquèrent, sans interruption, les études du futur cardinal.

Les ayant couronnées par plusieurs doctorats, le jeune prêtre séjourna ensuite à l'Académie des nobles ecclésiastiques où il compléta sa formation par les études spéciales requises pour la carrière diplomatique.

Les qualités intellectuelles du prélat expliquent la confiance que lui accordèrent tout de suite ses supérieurs. Esprit remarquablement agile, pénétrant avec rapidité jusqu'au nœud des questions les plus difficiles, Mgr della Chiesa a le don de la rédaction aisée et élégante. Avec cela, une mémoire facile qui organise ses souvenirs et ne perd rien de ce qu'il lui a confié. Le caractère est à la hauteur du talent. Discret, comme on sait l'être à Rome, d'une droiture inflexible et d'une fidélité exquise, Mgr della Chiesa est, par-dessus tout, un prêtre remarquablement pieux.

Il fut, durant plusieurs années, le supérieur du Tiers-Ordre franciscain que le regretté cardinal Vivès avait institué, pour les ecclésiastiques, dans la chapelle de la Maison internationale des Prêtres de la Mission, et que l'actuel évêque de Bergame, Mgr Radini-Tedeschi, avait dirigé avant lui. Nul ne fut plus assidu aux réunions de la Fraternité dont il présidait la retraite mensuelle, et ce n'est sans doute pas un petit éloge si l'on songe aux multiples travaux qui lui incombaient comme substitut du cardinal secrétaire d'Etat.

La carrière de Mgr della Chiesa est connue : elle se confond d'abord, comme nous l'avons dit, avec celle du cardinal Rampolla lui-même. Mgr della Chiesa entra à la secrétairerie d'Etat en 1887 comme "minutante" ; il fut nommé substitut du cardinal secrétaire d'Etat en avril 1901, quand Mgr Trieppi fut créé cardinal. Il continua ces fonctions, après la mort de Léon XIII, quand S. Em. le cardinal Merry del Val succéda, comme pro-secrétaire d'Etat d'abord, et bientôt comme secrétaire d'Etat, au cardinal Rampolla. Il les remplit durant près de quatre ans sous le pontificat de S. S. Pie X, et quand celui-ci, à la mort du cardinal Svampa, destina le zélé prélat à cette lourde succession, il voulut le sacrer lui-même dans la chapelle Sixtine.

Les travaux apostoliques ne prirent pas Mgr della Chiesa au dépourvu. Il aimait à se délasser de son absorbant labeur, comme substitut du secrétaire d'Etat, par l'exercice du saint ministère. Il entendait assidûment les confessions à l'église Saint-Eustache. Il aimait à adresser la parole de Dieu, surtout aux pèlerins, et ses auditeurs n'ont pas oublié la doctrine solide et la profonde piété qui caractérisaient ses allocutions.

Ainsi put-il soutenir l'héritage du cardinal Svampa, qui ne laissait pas d'être redoutable. Sur cette ville de Bologne, qu'un tempérament ombrageux et des traditions de haute culture intellectuelle rendent si difficile à saisir, le cardinal Svampa exerçait un prestige incontesté.

Mgr della Chiesa conquit l'estime de ses diocésains par la justesse de son jugement, par la sûreté de ses relations, par la distinction de son esprit et par l'édification d'une vie profondément sacerdotale.

L'ELECTION

La proclamation de l'élection a été faite à la foule massée sur la place de Saint-Pierre, du balcon de la basilique vaticane, par le premier des cardinaux diacres.

Les cloches de Saint-Pierre ont ensuite entonné un carillon joyeux auquel ont bientôt répondu les cloches de toutes les églises de Rome.

Le conclave n'a duré que trois jours et demi. L'élection s'est faite au septième tour du scrutin. Cinquante-sept cardinaux étaient présents. La grande majorité d'entre eux étaient des Italiens. Les cardinaux Bégin, de Québec, Gibbons, de Baltimore, O'Connell, de Boston, n'ont pu arriver à temps pour prendre part au conclave.

Lorsque le résultat du septième scrutin a été proclamé, et que le choix des deux tiers des électeurs s'est définitivement porté sur celui qui doit régner, c'est-à-dire le cardinal Giacomo della Chiesa, le secrétaire du conclave, les cérémoniaires et le sacriste sont entrés dans la chapelle Sixtine. Alors, selon la tradition antique et solennelle, le cardinal doyen, accompagné des deux autres chefs d'ordre et du cortège qui venait d'entrer, s'est approché de l'élu pour lui demander s'il acceptait le Souverain Pontificat et quel nom il décidait de porter désormais.

Sur la réponse affirmative de celui-ci les cérémoniaires ont abaissé tous les baldaquins au-dessus des trônes, excepté celui de Benoit XV. Aussitôt il a été conduit dans un appartement voisin, où il a été revêtu du costume d'audience solennelle.

Le nouveau Pontife est alors monté s'asseoir à l'autel du côté de l'Evangile, sur un trône temporaire, pour recevoir l'obédience de chacun des cardinaux ; ils se sont agenouillés devant lui, lui ont baisé la main, puis, se relevant, lui ont donné le baiser de paix.

Tous les conclavistes introduits ensuite ont baisé le pied du Souverain Pontife.

Puis, le Camerlingue a passé au doigt du Pape l'anneau du pêcheur.

Le pape est alors sorti de la chapelle Sixtine avec les cardinaux pour se rendre dans sa cellule. Sur son passage il a reçu les hommages des conclavistes, à qui il a donné sa bénédiction.

Immédiatement après son élection le Souverain Pontife prit la parole. Il manifesta son effroi de sentir ses faibles épaules chargées du poids énorme de l'Eglise, surtout en ce moment où les différents pays de l'Europe sont en guerre, où le sang coule à flots dans la chrétienté, où les victimes tombent par milliers, et où les blessures que s'inflige l'humanité sont autant de blessures pour l'Eglise.

La guerre, dit-il a lancé fidèles contre fidèles et prêtres contre prêtres, alors que les évêques de chaque pays offrent leurs prières pour le succès des armes de leur nation. Mais la victoire pour un côté, quel qu'il soit, marque l'écrasement de l'autre, et la mort de nombreux enfants de l'Eglise tous également chers au Souverain Pontife."

Plus tard, dans la journée, au cours d'une audience accordée à plusieurs laïques, le Pape a parlé de l'Amérique. Il a dit qu'il l'aimait particulièrement, qu'il aimait l'esprit d'initiative de ses habitants ainsi que leur zèle pour la religion. Et il ajouta qu'il était heureux de dire que sa première bénédiction pour les pays lointains était destinée à l'Amérique et que les cardinaux américains et canadien la porteraient à leurs peuples.

SON EMINENCE LE CARDINAL FERRATA

Sa Sainteté Benoit XV a tout de suite choisi son secrétaire d'Etat. C'est S. E. le cardinal Dominique Ferrata, ancien nonce en France et en Belgique, l'un des cardinaux qui ont été le plus activement mêlés aux affaires de l'Eglise depuis un grand nombre d'années.

LA GUERRE

3 septembre.—L'armée d'invasion allemande en France a de nouveau repoussé l'aile gauche des alliés jusqu'à Mont Didier, à 52 milles de Paris.

* * *

La ville de Paris est maintenant en état de siège. Les forts sont remplis de leurs contingents de soldats. Les Parisiens qui ne sont pas requis pour la défense de la capitale s'en vont rapidement et se distribuent dans le reste de la France, et même jusqu'en Espagne.

* * *

Le gouvernement de la France s'est transporté à Bordeaux. Cependant on dit que c'est une simple mesure de précaution et que cet événement ne signifie aucunement que les alliés ont subi des revers.

* * *

L'aile gauche de l'armée des alliés, qui a été obligée de retraiter si souvent, et qui a été la cause du recul de toute l'armée, est maintenant commandée par le Général Pau. Le général Pau et le général French de l'armée anglaise coopèrent dans la résistance contre l'armée d'invasion. La nation française a une grande confiance en ces deux hommes.

* * *

Du côté de l'Est les Russes se sont emparés des fortifications de Lemberg, capitale de la Galicie. C'est un succès considérable au point de vue de l'issue générale de la guerre.

Les Autrichiens paraissent avoir souffert énormément dans leur résistance contre l'armée des Russes.

* * *

Plus le conflit se développe, plus on en voit l'énormité. On calcule qu'il y aura jusqu'à vingt millions d'hommes sous les armes.—Ceci surviendra lorsque les légions de la Russie seront entrées définitivement en lutte.

* * *

Ce soir, on nous annoce qu'une bataille générale est recommencée, mais que les Allemands donnent des preuves de fatigue. Et c'est tout naturel, puisque les Allemands, occupant un pays ennemi depuis le commencement de la guerre, ont fait continuellement de l'offensive, et ont de la difficulté à se ravitailler. Les Allemands ont demandé aujourd'hui au général Pau un armistice pour enterrer leurs morts, mais le général français a refusé. Le général Pau est un énergique et il n'entend pas donner de chance aux Allemands.

* * *

Paris, 3.—Le général Gallieni, le gouverneur militaire de Paris, a publié la proclamation suivante aujourd'hui, à midi. "J'ai reçu mandat de défendre Paris contre les envahisseurs. C'est ce que je vais faire jusqu'à la dernière extrémité."

* * *

Les Allemands sont entrés à 2.55 dans la ville d'Amiens, après trois jours de bataille. Nous ne sommes pas loin évidemment du siège de Paris.

Les Allemands amènent de Namur de gros canons Krupp.

* * *

La France envoie un ordre de mobilisation générale à tous ses soldats de tous les pays.

* * *

4 septembre. — Soixante-dix milles Russes ont été amenés en Belgique par voie de mer, via l'Ecosse. Cette armée coopèrera avec les Belges et les Français d'Anvers.

* * *

Les Allemands s'avancent toujours sur Paris, cependant leur avance leur coûte cher. Paris se prépare définitivement au siège. Le général Gallieni a le commandement suprême de la capitale. Le général Joffre lui-même n'aura aucun contrôle sur le général Gallieni. Tout autour de Paris les aviateurs français surveillent l'arrivée possible de Zeppelins.

* * *

Les journaux favorables aux alliés expriment ce matin l'espérance que la retraite quotidienne des alliés n'est qu'une tactique destinée à user l'armée allemande. Il nous faut le croire aussi. Cependant il faut avouer qu'il y a lieu d'être inquiet sur ce mouvement rétrograde si souvent répété des armées alliées.

* * *

Depuis la nouvelle officielle que Lemberg, capitale de la Galicie, avait capitulé devant les Russes, on ne connaît rien de ce qui se passe dans l'Est.

* * *

Soixante chauffeurs sont partis, ou partiront, de Winnipeg pour le camp de Valcartier. Ils feront partie des troupes qui passeront de l'autre côté de l'océan.

* * *

Les hommes d'affaires de Port Arthur sont à organiser une milice particulière destinée à remplacer les militaires qui gardent les élévateurs, au cas où ces militaires seraient appelés à faire du service à l'extérieur.

* * *

Le gouvernement canadien vient de publier une note pour dire aux Allemands et aux Autrichiens de ce pays qu'ils peuvent être tranquilles sur leur sort du moment qu'ils observeront la neutralité et se conformeront aux lois du Canada.

St-Pétersbourg ne s'appelera plus St-Pétersbourg. Par décret impérial ce sera maintenant Pétrograd. Il paraît que c'est pour éviter la consonance allemande de burg. D'autres villes de Russie comme Schllusselburg devront aussi se russifier !

* * *

Londres, 5.—Les rapports de ce matin disent que les alliés ont fait subir un revers sérieux aux Allemands sur toute la ligne de bataille. L'effort des Allemands pour envelopper l'aile gauche des alliés a échoué.

* * *

La marche des Allemands sur Paris a probablement été arrêtée : les Teutons ont dû retraiter jusqu'à Saint Quentin, à soixante-quinze milles au nord de Paris. Dans quarante-huit heures, au lieu de se trouver à vingt-cinq milles de la capitale, les Allemands ont dû retraiter à soixante-quinze milles. Il y a eu une bataille effrayante au centre, entre les Français et l'armée allemande, commandée par le prince impérial Frederic William. Le prince impérial n'a pu avancer. Cet échec est le plus grand désastre que les Allemands ait encore subi depuis le début de la guerre.

* * *

Il se confirme ce matin que les Russes, agissant conjointement avec l'Angleterre, ont réussi à jeter en Belgique une armée qui va de soixante-dix milles à quatre-vingt milles hommes. Cette armée agira conjointement avec les Belges.

* * *

Du côté de l'Est les Russes font toujours un progrès considérable. La capitale de la Galicie, Lemberg, sert maintenant de base aux Russes.

* * *

Le silence enveloppe les opérations des diverses marines dans la Mer du Nord et dans la Méditerranée.

* * *

Après le conclave vendredi dernier, l'ambassadeur d'Autriche à Rome a voulu extorquer au cardinal Mercier un démenti de tout ce qu'on dit au sujet des atrocités commises par les Allemands à Louvain. Le cardinal a refusé de donner ce démenti. L'ambassadeur a alors prévenu le cardinal de ne pas compter sur un passe-port pour rentrer dans son pays. Le cardinal Mercier est parti pour la France avec le cardinal Amette.

* * *

Quatre stations de télégraphie sans fil à Montréal ont été fermées par ordre officiel. Deux de ces postes étaient contrôlés par des Allemands.

* * *

Septembre, 7.—Il y a ce matin silence à peu près complet sur les opérations. On apprend cependant cette après-midi que les alliés ont engagé la bataille contre les Allemands et que l'aile gauche des alliés, qui avait si souvent retraité et qui avait forcé toute l'armée de reculer, peut maintenant faire face avantageusement à l'adversaire.

* * *

Paris, 8.—On a annoncé officiellement hier soir que les Allemands retraitaient depuis la ligne Nanteuil-le-Hardouin à Verdun, après une vigoureuse offensive des troupes françaises et anglaises.

* * *

On annonce aussi, de Boulogne, que les alliés ont gagné une victoire importante à Précy-sur-Oise. Dans cette rencontre la garde impériale allemande, sous le commandement du Prince Guillaume Frédéric, aurait été annihilée par les troupes anglaises.

* * *

Le "British Official Bureau" dit que les plans du général-en-chef Joffre s'accomplissent et que les Alliés ont réussi à refouler vers le nord-est les forces allemandes.

On annonce aussi que la bataille est reprise entre Allemands et Belges, en Belgique. Les Belges seraient renforcés par le stroupes anglaises débarquées hier à Ostende et les Russes venus par voie de mer.

* * *

Sur les forntières Est de la Prusse et de l'Autriche, les Russes continuent leur marche. Les Russes ont manitenant quitté Lemberg, leur nouvelle base en Galicie et ils s'avancent à l'intérieur.

* * *

Les stratégistes français, comme le lieutenant-colonel Rousset, sont satisfaits de la position stratégique des Alliés. Cette position serait excellente. La tâche des Allemands paraît en effet d'infliger une défaite complète aux Alliés avant de pouvoir marcher avec assurance contre Paris. La ligne de l'armée des Alliés, en autant qu'on peut la comprendre par les dépêches, va, en pente irrégulière, de Paris à Verdun—deux grandes forteresses; au centre de l'armée des Alliés se trouve le camp retranché de Châlons. Il est donc difficile d'envelopper les Alliés à leurs extrémités, droite ou gauche. Les Allemands devront donc frapper cette ligne des Alliés assez fort pour passer à travers, et faire ensuite un mouvement tournant. Comme les Alliés ont choisi eux-mêmes leur position, les Allemands auront de la difficulté à faire le coup. Leur position actuelle est périlleuse; retourner en arrière leur serait fatal. Il leur faut se jeter sur les retranchements ennemis dans l'espérance de les enfoncer. En cas d'un échec allemand les Alliés ne manqueront pas de faire immédiatement une contre-ataque. Telle est la situation comme elle apparait dans le domaine nous simplement dans le domaine de l'hypothèse, ou bien disons-nous quelque chose qui aproche de la réalité? L'avenir le dira.

* * *

Septembre, 9.—Les rapports officiels de Paris et de Londres indiquent des opérations qui semblent très heureuses pour les Alliés. Les Anglais ont repoussé l'aile droite allemande à dix milles de la position qu'elle occupait hier. La position des Alliés continue d'être satisfaisante.

* * *

Les Allemands ont été repoussés à Lunéville.

Les forces du Kaiser ont été obligées de passer au nord de la Marne, après un combat acharné.

* * *

Les Allemands ont demandé un armistice pour enterrer leurs morts. Le général Joffre leur a répondu : "Nous vous accordons le temps de sortir de la France" !

* * *

Du côté Est, on rapporte qu'un engagement sérieux a lieu entre Russes et Autrichiens. Si les Russes gagnent ils auront peut-être voie libre sur Vienne, la capitale de l'Autriche.

* * *

Le chancelier allemand Von Bethmann-Hollweg a démissionné.

LE GENERAL LEMAN

Un confrère trace ce portrait du général Leman, qui vient de se couvrir de gloire à Liège :

Le général Leman a soixante-deux ans. Il y a quelques mois encore, il commandait notre école militaire. C'est un homme, c'est un chef. Dur à lui-même et aux autres, il était néanmoins adoré à l'Ecole. Nous connaissons des officiers qui ont pleuré à la nouvelle de son départ. Il est cultivé, curieux de tout, instruit de tout. Avant de commander en chef, il fut, à l'école militaire, un redoutable inspecteur des études. A Liège, il interrogeait les étudiants militaires dans la spécialité de chacun.

—Vous êtes en sciences, vous ? Eh bien, je vais vous poser une question. Et ainsi de suite pour le droit romain, la construction, l'architecture, tout.

Mais cette haute intellectualité, au rebours de ce qui se passe chez beaucoup d'hommes, n'a jamais affaibli sa volonté. C'est le type de l'homme d'action. Il n'a rien lu, rien étudié, toute sa vie qu'en vue d'agir, et de porter au maximum sa puissance d'action. On l'a vu faire 50 kilomètres à cheval, d'une seule traite, puis, rentré à l'école militaire, étudier et discuter avec ses officiers jusqu'à 2 heures du matin. On l'a vu rester à cheval, à Beverloo, il y a quelques semaines, toute une journée, malgré une blessure au pied hâtivement pansée. Il se mordait les lèvres de douleur.

Au début de la guerre, le vaillant et fier soldat lançait cette proclamation :

AUX HABITANTS DU PAYS DE LIEGE

La grande Allemagne envahit notre territoire après un ultimatum qui constitue un outrage.

La petite Belgique a relevé fièrement le gant.

L'armée va faire son devoir !

La population du pays de Liège accomplira le sien !

Aussi ne cessera-t-elle de donner l'exemple du calme et du respect aux lois.

Son ardent patriotisme en répond.

Vive le Roi, commandant en chef de l'armée ! Vive la Belgique !

Le lieutenant-général
gouverneur militaire de Liège,
LEMAN.

Le *Manitoba* éprouve beaucoup de plaisir à communiquer à ces lecteurs que le général Leman est beau-frère de notre concitoyen, M. Louis Verhoeven, le courtier belge bien connu de Winnipeg.

L'un des bons moyens d'aider le journal, c'est d'encourager les fournisseurs qui lui donnent leurs annonces.

Revue de la Presse

"TENEZ BON"!

(*L'Action Sociale*)

"Tenez bon," crie aux armées coalisées le Général de La Croix, critique militaire du *Temps*, et bientôt la marée germanique devra se diviser pour aller faire face aux Russes, qui avancent en Prusse orientale et en Galicie; ce sera alors notre heure pour reprendre l'offensive.

* * *

LA TURQUIE

(*Le Soleil* de Québec)

La Turquie ne peut se dissimuler qu'elle jouerait gros jeu en cédant aux sollicitations de l'Allemagne, car la Russie ne demanderait pas mieux que de sauter sur ce prétexte pour en finir une bonne fois avec Constantinople et les Dardanelles. Les Français et les Anglais seraient là, eux aussi, pour un bon coup de main sans compter l'Italie qui ne perdrait pas cette chance de régler la question des îles et de l'Albanie.

Il semblerait que la Turquie en présence des menaces suspendues sur sa tête devrait hésiter à se faire la dupe de l'Allemagne, mais il ne faut pas oublier que le désir de vengeance est un terrible bandeau sur les yeux des peuples.

Somme toute, pendant que l'Europe est en frais de s'égorger il est, peut-être, préférable d'en finir une bonne fois avec tous ces sujets de querelles qui depuis un siècle troublent l'Europe.

La bagarre terminée au moins il y aura chance d'assurer la paix pour longtemps en disposant de tous ces mauvais coucheurs.

* * *

LES BANQUES

(*La Patrie*)

Le rapport annuel des banques est communiqué au public à la fin de chaque mois, mais il est aux mains du gouvernement dès le 15.

Le ministre des finances pourra donc, dès après le 15 septembre, examiner si les banques entrent bien dans le rôle particulier qu'elles ont à remplir depuis le commencement de la guerre: il pourra de ses yeux constater, comme en Angleterre, l'hon. Lloyd George, si quelques-unes de nos banques cherchent à se soustraire aux responsabilités de l'heure présente.

Et, s'il s'en trouve, nous ne doutons pas qu'il prendra les mesures nécessaires pour leur faire adopter, selon l'expression du Chancelier de l'Echiquier, une ligne de conduite plus libérale.

Le salut public exige que les banques, en cette crise que nous traversons, accomplissent sans réserve leur devoir, et ainsi elles se montreront dignes des privilèges qu'elles tiennent du bon vouloir du public, et qui leur sont, en temps de paix, une source de si abondants profits.

* * *

POUR LES CHAMPS DE BATAILLE

(*Le Droit*)

Les autorités canadiennes se préparent à organiser un deuxième et un troisième contingents pour aller aider l'Angleterre à défendre la civilisation et les causes justes sur les champs de bataille de l'Europe. La situation devient sérieuse et tous les citoyens de l'Empire britannique se feront sans doute un devoir de répondre à l'appel d'une manière ou d'une autre. Dans les circonstances actuelles l'Angleterre doit maintenir l'équilibre dans l'univers. Permettre à l'Allemagne de prendre le premier rang, serait se condamner à subir une autre guerre sous peu. Et cela doit être évité à tout prix.

* * *

L'EXPLOITATION INDUE

(*L'Evénement*)

A Montréal, nous annonce un boulanger qui écrit à *La Patrie*, tous les grands établissements ont des provisions pour plus d'une année. Et la récolte de 1914 n'est pas encore rendue chez les meuniers!

Il y a déjà deux fois que le premier ministre annonce qu'il devra sévir si les fournisseurs profitent du temps de guerre pour exploiter odieusement leurs clients. Quel déhonneur ce serait pour telle et telle industrie, pour telle ou telle maison que d'être censurée ou mise à l'amende dans de pareilles circonstances!

* * *

MESSE POUR LES SOLDATS CANADIENS

(*Courrier de l'Ouest*)

Samedi matin une grand'messe a été célébrée à l'église de la paroisse St-Joachim, pour les soldats catholiques canadiens qui devaient partir le jour même pour le camp de Valcartier, d'où ils seront dirigés sur l'Europe.

La messe fut célébrée par le R. P. Bigonesse, assisté des RR. PP. Panhaleux et Daniel, comme diacre et sous-diacre.

Une centaine de soldats en uniforme, appartenant au 101ème et au 19ème dragons, assistèrent à cette messe, et communièrent.

Le R.P. Daniel prononça un sermon empreint d'un souffle patriotique vibrant.

Le R.P. Beaudry parla en français pour les soldats canadiens-français.

* * *

L'ARMEE ANGLAISE

(*La Presse*)

Tous ceux qui connaissent la fameuse charge de Balaklaa, en Crimée, le 25 octobre 1854, savent quel rare mélange de forces physiques et morales entre dans la complexion de l'armée anglaise. Une erreur dans la transmission d'un ordre envoya, sans un murmure ou une hésitation, le régiment de Lord Cardigan, entre deux batteries ennemies, à une extermination certaine pour tous, pour les victimes comme pour les autres. "Ab uno disce omnes," comme dit le latin. Cet acte unique de bravoure décrit l'état d'âme de tous les soldats et de tous les régiments qui composent l'armée anglaise.

* * *

CES NOUVEAUX IMPOTS

(*La Vérité*)

Rappelons au public que les nouveaux impôts votés à Ottawa ne portent que sur le sucre, le café, le cacao, le lait condensé, les biscuits de luxe, les cigares, cigarettes et les tabacs et les boissons.

La taxe sur le cacao en poudre n'est augmentée que de 2½ pour cent, sur le café de 3 sous la livre, sur le lait condensé d'un demi-sou, sur le sucre d'un sou la livre.

Il n'y a donc pas de raison pour le commerce de hausser les prix d'une façon exagérée.

* * *

LE BLE, ARTICLE DE CONTREBANDE

(Du *Phoenix* de Saskatoon)

Le secrétaire Daniel, du département de la marine des Etats-Unis, propose d'expédier du blé en Europe par des navires de guerre. Ce projet dénote une ignorance des choses se rapportant à la guerre qui semble surprenante de la part d'un secrétaire de la marine. Si M. Daniel veut susciter des embarras et mêler son pays au conflit européen, il ne peut mieux faire que d'employer des navires de guerre pour le transport du grain. Le blé étant un article de contrebande peut être saisi sous n'importe quel pavillon.—Traduction de *La Presse*.

* * *

PAS DE PROTECTION

(*Le Temps*)

. . . .

Et cependant, c'est aux banques que le gouvernement a songé dès le début. Leur appel a été immédiatement entendu et on leur a donné le moyen d'éviter des embarras financiers en leur permettant d'augmenter leur circulation financière. Mais les banques ont probablement oublié qu'en les aidant le gouvernement du peuple canadien leur demandait implicitement de venir en aide au peuple canadien. Et c'est exactement le contraire qu'elles semblent avoir décidé de faire.

* * *

VUES ANIMEES

(*L'Ami du Foyer*)

La plupart des gravures qui sont exhibées, dans ces théâtres, sont frivoles, quand elles ne sont pas absolument condamnables au point de vue moral.

"De plus, l'enfance et la jeunesse des deux sexes consacrent beaucoup trop de temps et d'argent à fréquenter ces théâtres, ce qui a pour résultat bien souvent d'amener des conséquences déplorables, non seulement au point de vue physique, mais aussi au point de vue moral. Nous avons souvent insisté sur le fait que le meilleur moyen de connaître ce que vaut l'éducation d'un individu, est de scruter la manière dont il occupe ses loisirs. S'il nous fallait appliquer cette règle à bien des jeunes gens et des jeunes filles, il nous faudrait conclure que leur formation laisse déplorablement à désirer.

* * *

LES TERRES EN CULTURE AU CANADA

(*Bulletin de la Société de Géographie* de Québec.)

Le Ministère du Travail et du Commerce, a publié d'intéressantes statistiques concernant la culture des terres au Canada.

La superficie totale des terres des neuf provinces s'élève à 1,401,311,413, et les terres cultivées à 109,777,085 acres, soit 7.18 pour cent de l'étendue totale.

On estime que dans les limites des neuf provinces, il y a un total de terres propres à la culture de 440,951,000 acres: ce chiffre représente 34 pour cent de l'étendue totale et ne tient aucun compte des forêts et des marais, qui peuvent être coupées et mises en culture, ni des terres du Nord, inconnues et inexplorées.

UNE SUGGESTION

(*La Patrie*)

Pourquoi le gouvernement ne décrèterait-il pas un "moratorium" s'appliquant aux paiements des primes d'assurance dûs par les soldats des armées alliées ayant contracté des assurances sur la vie au Canada? Les compagnies ne perdraient rien par cette combinaison. Si le soldat meurt le montant des primes dues sera déduit sur celui de la police; s'il revient il reprendra ses paiements.

L'intervention du gouvernement est urgente, les hommes partent et des compagnies qui, elles, restent, un certain nombre se préparent à faire leur mauvais coup.

De par le Monde

Attitude des Allemands

Dans le dernier numéro du *West Canada*, hebdomadaire catholique allemand, on peut lire cette importante déclaration :

"L'Europe est en guerre. L'Angleterre, l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Russie et la Serbie sont entrées dans une lutte à mort. Les Allemands canadiens, avec les liens qui les relient à leur mère-patrie et l'allégeance qu'ils ont jurée au Canada, leur patrie d'adoption, ont leur grande part d'intérêt dans le conflit. Dans de telles conjonctures, quand des sentiments si opposées sollicitent les préférences de notre cœur, il nous faut absolument faire un choix. Et nous le faisons volontiers. Si la force des choses nécessitait un appel aux armes, nous serions prêts à verser jusqu'à la dernière goutte de notre sang pour la défense de l'Empire Britannique."

Le Héros de la Défense de Liège

Londres. — Le correspondant d'Anvers au *Petit Parisien* donne l'explication suivante de la présence du général Leman,—qui commandait à Liège,—à Magdebourg, comme prisonnier de guerre.

"Le 17 août, le général Leman reçut une sommation de rendre les forts de Liège. Il refusa, mais comme la situation était désespérée et qu'il était impossible de résister à un bombardement, il appela ses officiers dans le fort Loncin et leur dit :

—"Vous avez combattu vaillamment pour notre pays, mais la prolongation de la lutte est impossible et il serait fou de la continuer. L'honneur est sauf et le moment est venu où nous devons nous séparer. Quant à moi, j'ai décidé de mourir ici. Le fort Loncin sera mon tombeau."

"Tous les officiers déclarèrent immédiatement qu'ils voulaient combattre encore et mourir avec leur général. Le bombardement reprit et bientôt les canons du fort cessèrent de tonner; mais peu après une terrible explosion eut lieu : le général Leman et ses officiers avaient fait sauter le fort.

"Seul de tous ceux qui étaient dans le fort, le général Leman survécut. Il fut ramassé au milieu des décombres et emmené prisonnier à Magdebourg. C'est sur l'ordre de l'empereur Guillaume qu'on lui permit de garder son épée."

Le crime des Allemands

Londres. — Le bureau de la guerre, annonçant officiellement la destruction de Louvain par les Allemands, sous prétexte que les citoyens avaient tiré sur les troupes du Kaiser : "Les soupçons du commandant allemand étaient tellement vagues qu'il est évident qu'il s'est arrêté au premier prétexte qu'il a trouvé pour ordonner cet acte sans parallèle dans l'histoire des peuples civilisés.

"Louvain a été détruit de fond en comble par un des officiers de l'Empereur en un moment de colère, afin de couvrir la sottise de ses subalternes. En détruisant l'antique Louvain, les troupes allemandes ont commis un crime pour lequel on ne peut trouver la moindre excuse et l'humanité a souffert une perte irréparable.

Lord Roberts déclare que tout homme valide doit s'enroler

Londres. — Lord Roberts, parlant à une réunion de recrutement a déclaré qu'il ne fallait pas se faire d'illusion et que l'Angleterre était grandement menacée.

"Bien que nos soldats se battent avec bravoure ils ne sont pas assez nombreux, et tout homme capable de s'enrôler doit le faire. Les épouses et les mères ne doivent pas être un obstacle au départ de leurs époux ou de leurs fils.

Une défaite dans les circonstances actuelles signifierait un écrasement pour l'Angleterre et ses colonies.

La neutralité des Etats-Unis

Washington.—L'administration a reçu une note dans laquelle la France désaprouve certaines parties du projet américain relatif à l'établissement d'une marine marchande, appartenant au gouvernement, par l'acquisition de navires étrangers. La France, dit-on, verrait d'un mauvais œil l'acquisition, par le gouvernement des Etats-Unis, des navires marchands allemands, déclarant qu'une énorme somme d'argent pourrait être mise à la disposition de l'Allemagne, par suite de la vente de ses navires qui sont actuellement inactifs dans des ports neutres.

La France ajoute que si l'établissement d'une marine marchande américaine permettait à l'Allemagne d'obtenir des provisions pour son armée et pour son peuple, cela constituerait une violation de neutralité.

Bruxelles n'a pas de provisions

Londres.—Un homme d'affaires, un belge qui vient d'arriver à Londres, dit que les provisions sont déjà rares à Bruxelles. Ceux parmi les riches qui peuvent avoir du lait deux fois par semaines se considèrent chanceux. Les Allemands ont contraint Saint-Gilles, banlieue de Bruxelles, à fournir 400 bouteilles de vin par jour. Bruxelles fournit 70,000 livres de pain et Auderghem 40,000 de viande.

Paul Déroulède

M. Gustave Hervé écrit dans son journal socialiste :

"Pendant qu'au chant de la "Marseillaise" ils entrent à Mulhouse et peut-être à Colmar, je songe à celui qui, pendant quarante-trois ans, incarna la revanche du Droit.

"Je pense au vieillard qui, malade, moribond, venait, il y a six mois, à la tête de ses fidèles de la Ligue des patriotes, pousser un dernier coup de clairon à Champigny, au pied du monument des morts pour la patrie, et qui mourut sans avoir jamais désespéré.

"Déroulède ! Déroulède ! le drapeau de Valmy flotte sur Mulhouse ! "

Paroles de Française

La veuve du général Metzinger, l'éminent officier dont le fils, capitaine dans l'armée française, a été blessé ces jours derniers, revenant de Suisse en Lorraine il y a quelque temps raconte avoir surpris, pendant un orage, la conversation de deux officiers allemands.

L'un disait :

—J'ai laissé mon parapluie dans un hôtel de Paris.

L'autre répondit :

—Soyez tranquille, vous pourrez y aller vous-même et le réclamer la semaine prochaine.

—Ne vous inquiétez pas, interrompit Mme Metzinger, mon fils, qui est capitaine dans l'armée française, se chargera de vous le rapporter lui-même.

Les deux officiers, sans mot dire, descendirent à la station suivante.

St-Pétersbourg change de nom

Londres.—L'Agence Reuter annonce que par décret du Tsar de Russie, le nom de St-Pétersbourg, qui avait été donné à la capitale russe en 1703 par Pierre le Grand, sera transformé en Petrograd pour supprimer la forme germanique du nom St-Pétersbourg.

Une menace qui peut lui coûter cher

" Tu mourras avant moi. Ces paroles prononcées par un Autrichien, William Obes, 44 ans, demeurant rue Sanguinet, Montréal, à un Canadien-français, vont probablement lui valoir la prison à Kingston.

Il a été arrêté hier par les détectives Crowthers et Sloan, comme prisonnier de guerre et il sera probablement remis aux mains des autorités militaires.

Un beau geste des Canadiens de New-York

Ottawa ,Ont.—La "Canadian Society," de New-York, a décidé de ne pas donner son dîner annuel, cet année, et d'envoyer l'argent du banquet au fonds patriotique canadien. Chaque membre de la société est prêt à verser le prix ordinaire de son billet, de même que celui des personnes qu'il aurait invitées à l'accompagner.

L'AVIATEUR LANDRY

Ses services sont acceptés et il va partir se mettre à la disposition de l'armée anglaise.

Québec.—L'aviateur canadien, J. G. Landry, partira pour le théâtre de la guerre avec sa machine. Il accompagnera le contingent. Landry est le premier aviateur Canadien qui ait offert ses services au ministre de la milice. On lui a répondu alors de se tenir à la disposition des autorités militaires. L'Angleterre avant aujourd'hui accepté l'offre du Canada de fournir des aviateurs, M. Landry est prêt à partir.

Un tableau de Rubens détruit

Londres.—Une dépêche d'Amsterdam au *Central News* dit que pendant le bombardement de Malines par les Allemands, le fameux tableau de Rubens, "la pêche miraculeuse" a été détruit dans la cathédrale de Notre-Dame.

Une autre dépêche de la même source dit que le prince Von Bulow qui avait été blessé à la bataille d'Haelen, est mort de ses blessures.

Des affiches collées sur tous les murs, en Belgique, déclarent que désormais la Belgique est considérée comme une province allemande.

L'un des bons moyens d'aider le journal, c'est d'encourager les fournisseurs qui lui donnent leurs annonces.

Toute personne se trouvant seul chef de famille ou tout individu mâle de plus de 18 ans, pourra prendre comme homestead un quart de section de terre de l'Etat disponible au Manitoba, dans la Saskatchewan ou dans l'Alberta. Le postulant devra se présenter en personne à l'agence où à la sous-agence des terres du Dominion pour le district. L'entrée par procuration pourra être faite à n'importe quelle agence, mais pas aux sous-agences, à certaines conditions, par le père, la mère, le fils, la fille, le frère ou la sœur du futur colon.

DEVOIR—Un séjour de 6 mois sur le terrain et la mise en culture d'icelui chaque année au cours de trois ans. Un colon peut demeurer à neuf milles de son homestead sur une ferme d'au moins 80 acres sous certaines conditions; une maison habitable doit être construite sur le homestead à moins que la condition de résidence ne soit accomplie dans le voisinage.

Dans certains districts un colon dont les affaires vont bien aura droit de préemption sur un quart de section se trouvant à côté de son homestead. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Devra résider six mois chaque année au cours de trois ans à partir de la date de l'entrée du homestead et 50 acres de culture en plus. La patente pour la préemption peut être obtenue en même temps que celle de homestead sous certaines conditions.

Un colon qui aurait forfait ses droits de colon en ne pouvant obtenir sa préemption pourra acheter un homestead dans certains districts. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Rester six mois dans chacun des trois ans, cultiver cinquante acres et bâtir une maison valant $300.

La quantité d'acres a cultiver peut être réduite en cas de terrains rocailleux, trop durs ou en broussailles. On pourra sous certaines conditions remplacer la culture par l'élevage des animaux.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N.B.—La publication non-autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

Abonnez-vous au "MANITOBA" $1.00 par année.

Abonnez-vous au "MANITOBA"

$1.00 par année

FEUILLETON DU *MANITOBA*

UNE DE PERDUE DEUX DE TROUVEES

PAR

GEORGE DE BOUCHERVILLE

No. 48

(Suite)

Au retour du bal qu'avait donné le gouverneur, madame de St-Dizier s'était trouvée mieux en respirant le grand air pur et froid.

—Eh bien ! comment te trouves-tu maintenant, ma bonne maman, dit Asile en prenant les mains de sa mère et s'asseyant sur le bord de son lit, tandis qu'Hermine se penchait à son chevet.

—Je suis bien, mes enfants; et vous autres êtes-vous fatiguées ?

—Ta demande n'est pas sérieuse, maman, reprit Hermine; tu sais bien que je n'ai presque pas dansé; je suis restée avec mademoiselle Gosford une partie du temps, et l'autre je l'ai passée avec M. de St-Luc.

—Comment le trouves-tu, M. de St-Luc ?

—Dis-moi d'abord comment tu le trouves toi-même et je te dirai ensuite ce que j'en pense.

—Mais je le trouve bien, très-bien. J'aime sa physionomie franche et ouverte.

—Eh ! bien, moi aussi je le trouve très-bien; il m'a fait un petit compliment, j'ai cru que c'était par flatterie, mais comme il l'adressait plus particulièrement à Asile, je lui ai pardonné.

—Comment, mais je ne lui ai pas dit deux mots de la soirée, reprit Asile, et je ne lui ai parlé que quand j'ai été te chercher.

—Justement, il ne te l'a pas dit à toi, mais il me l'a dit en parlant de toi, et comme il m'a ajouté que nous nous ressemblons beaucoup, il s'ensuit qu'il nous a fait un compliment à toutes les deux.

—Mais qu'a-t-il donc dit? demanda Asile.

—Que tu étais bien jolie et bien belle.

—Mais c'est un flatteur, n'est-ce pas, maman ?

Madame de St-Dizier sourit.

—Mais ça dépend, mes enfants; s'il était sincère, ce n'était pas flatterie.

—C'est ce que je crois, reprit Hermine, car d'après ce qu'il m'a dit ensiute, je ne pense pas qu'il l'ai fait par flatterie.

—Que t'a-t-il donc dit, demanda Asile en mettant sa tête sur l'oreiller de sa mère.

—D'abord, il m'a parlé de la belle réunion de la soirée, il m'a dit qu'il trouvait que les anglaises étaient très belles, avaient en général un teint plus frais et de plus belles couleurs; ce qui n'était pas très flatteur, comme tu vois; mais il a ajouté qu'il préférait le teint plus chaud et plus animé des canadiennes, leurs yeux plus brillants, leur expression plsu spirituelle, leur gaieté plus vive et plus naturelle. Je lui ai demandé quelles étaient celles qu'il trouvait les mieux mises. Il m'a répondu qu'il trouvait les anglaises plus richement mais les canadiennes plus élégamment habillées, montrant plus de goût et plus de fraicheur dans leur toilettes. Je crois qu'il est obsrvateur, car il m'a fait certaines remarques sur des personnes que nous connaissons et qui étaient parfaitement vraies. Dites-moi, lui ai-je demandé, quelle est celle que vous trouvez la plus jolie dans le bal et qui vous plaît davantage.

—Tu n'aurais pas dû lui faire une telle question, lui dit Asile.

—C'était pour voir ce qu'il dirait, et connaître son goût. Il m'a regardé en souriant, j'ai cru qu'il allait me dire une flatterie, mais non.

—Que t'a-t-il dit ?

—Il m'a dit, reprit Hermine, qu'il ne m'avait pas encore vu danser. Mais des danseuses, lui dis-je ? il leva lentement les yeux sur les miens et me répondit: Je ne veux pas vous le dire ce soir. Il me conduisit ensuite prendre des rafraîchissements, et nous causâmes longtemps de choses indifférentes. Il me parla de ses voyages, de l'objet qui l'amenait au Canada.

—Il t'a dit quel était l'objet de sa visite au Canada ? demanda Asile.

—Pas tout-à-fait, mais à peu près. C'est bien ce que nous écrit Elmire L...., il m'a dit qu'il cherchait quelqu'un. Quelqu'une, lui ai-je dit sans réflexion. Il m'a encore regardée avec attention, je me sentais gênée; puis il a répondu d'une voix qui m'a paru un peu tremblante: "*Peut-être.*"

—Tu n'aurais pas dû lui dire cela, Hermine

—Je le sais, maman, et je me le suis reproché tout de suite; mais malgré cela je ne sais ce qui m'a poussé à lui dire: "Si vous venez passer la veillée chez nous demain soir, vous verrez celle que vous cherchez."

—Mais, ma pauvre Hermine, où avais-tu la tête ? Comment ! tu as osé faire une telle démarche sans en parler à maman ?

—Maman l'avait invité, ellemême, à venir, ainsi que Miss Gosford, faire de la musique sans cérémonie demain soir, ou plutôt ce soir; et c'est parce que j'ai cru m'apercevoir qu'il y avait un sentiment plus profond que la simple amitié entre Miss Gosford et lui, que je lui ai dit qu'il verrait celle qu'il cherchait.

—Tu as eu tort tout de même, ma sœur.

—J'en conviens; et je t'assure que ce que je venais de dire, ainsi que l'expression de sa voix quand il a dit "*peut-être,*" me mirent dans un bien grand trouble, surtout quand il ajouta: "Savez-vous, mademoiselle, que la première fois que je vous ai vues, vous et votre sœur, à bord du bâteau, en descendant de Montréal, j'ai éprouvé un indicible bonheur en contemplant votre figure, qui..." Je n'ai pu entendre ce qu'il a ajouté, tant j'étais troublée. Il est bien heureux que tu sois arrivée à cet instant pour me chercher; car tu m'as tirée d'un grand embarras.

Madame de St-Dizier sourit de tout ce caquetage, et après quelques observations affectueuses, elle les congédia doucement.

Le lendemain, Asile et Hermine firent visite à Miss Clarisse Gosford, qui se préparait à sortir en voiture quand elles arrivèrent. Comme elles étaient allées à pied, Miss Gorsford insista pour qu'elles acceptassent la voiture pour s'en retourner.

Pendant leur absence, St-Luc était allé de son côté, présenter ses respects à Madame de St-Dizier. Celle-ci, pressentant sans doute, avec un instinct de mère, que ce jeune homme aurait une grande influence sur le bonheur ou le malheur de ses enfants, soit qu'elle eut découvert en elles un amour naissant et encore ignoré, ou soit tout autre sentiment, se promit bien de profiter de la circonstance pour l'étudier. Il fit une longue visite, parla du Canada, de ses impressions, de la société, avec tant de tact, de justesse, de goût, de délicatesse, que Mme de St-Dizier se forma la meilleure opinion de son caractère et de ses qualités.

Pauvre mère, elle aurait tant craint d'exposer ses deux anges aux séductions de l'opulence, jointe aux attraits d'un esprit brillant, de manière distinguées et d'une mâle beauté, qu'elle fut au comble de la joie de pouvoir admirer en M. de St-Luc un jugement solide et une franchise aimable dans un cœur droit et noble. Mais si d'un côté elle éprouvait un vif entraînement pour de si belles qualités, de l'autre, son âme de mère s'effrayait des conséquences qui pouvaient résulter des visites de M. de St-Luc: car elle voyait bien qu'à l'enthousiasme avec lequel il avait parlé de ses filles, de leur esprit et de leurs grâces, il deviendrait un des visiteurs de la maison. Elle se sentait,en même temps,comme entraînée malgré elle vers ce jeune homme; elle n'eut pas voulu qu'il fut demeuré étranger à sa famille; elle eut voulu qu'il les visitât souvent et devint intime. Elle ne comprenait pas ses contradictions dans son esprit; rêvait-elle, pauvre mère, un brillant mariage pour l'une de ses filles? Ah ! elle était bien excusable de penser à trouver un protecteur pour ses deux anges aimés.

—Dieu, dit-elle, quand il fut parti, en promettant de venir passer la soirée, le bon Dieu, décidera. Que sa volonté soit faite !

Le soir, il y eut une petite réunion de jeunes personnes toutes intimes entre elles que les demoiselles de St-Dizier avaient invitées. Sir Arthur y accompagna sa fille et M. de St-Luc. On fit de la musique et du chant. St-Luc admira le chant de mademoiselle Asile, dont la voix si douce, si pleine de suave harmonie dans les cantilènes, qu'elle chantait de préférence, lui causait de délicieuses émotions.

Le lendemain et les jours suivants, M. de St-Luc, qui en avait obtenu la permission, passa les soirées chez Mme de St-Dizier. Peu à peu son intimité devint plus grande dans la famille. Mme de St-Dizier remarqua que l'âme sensible d'Asile s'ouvrait à des sentiments nouveaux, tandis qu'Hermine, tout en paraissant se plaire autant et peut-être même plus que sa sœur dans la compagnie de St-Luc, conservait son humeur gaie et folâtre. Mme de St-Dizier s'aperçut aussi que M. de St-Luc semblait montrer une certaine préférence pour Asile. Il lui demandait plus souvent de chanter, il était plus sérieux en conversant avec elle, tandis qu'il riait et badinait avec Hermine. La bonne mère, quoique nullement inquiète, suivait avec intérêt le développement de ces sentiments. Asile lui confiait ses impressions, avec une candeur et une naïveté qui la rassuraient. Mme de St-Dizier n'avait qu'à se louer de la conduite de M. de St-Luc, qui venait presque tous les soirs. Miss Clarisse Gosford était aussi devenue très intime dans la famille, venant souvent prendre le thé sans cérémonie, et s'en retournant avec M. de St-Luc dans la voiture du gouverneur.

Quand M. de St-Luc ne venait pas, Mme de St-Dizier et ses filles ressentaient comme un vide, comme si quelque chose manquait à leur intimité de famille. Mme de St-Dizier ne s'était pas trompée à l'attachement qui se formait entre lui et ses filles; mais il n'y avait rien qui fit pressentir de l'amour chez aucune de ses enfants; c'était plutôt une douce et confiante amitié de part et d'autre. Elle avait même cru s'apercevoir que s'il y avait de l'amour quelque part c'était plutôt entre miss Gosford et M. de St-Luc.

Un jour que Miss Clarisse avait passé l'après-midi chez Mme de St-Dizier, on proposa pour le lendemain une promenade à la Nouvelle-Lorette.

—Oh ! oui, dit Miss Clarisse; quelle fête d'aller à la campagne. Et puis M. de St-Luc m'a dit souvent qu'il aimerait à voir les sauvages.

—Mais nous ne l'emmènerons pas, dit Hermine en jetant un coup d'œil espiègle à miss Clarisse; croyez-vous vraiment, ma chère, qu'il nous remercierait si nous le demandions ? Il serait trop poli pour nous refuser, mais je suis bien certaine que, dans le fond du cœur, il nous en voudrait. Qu'en pensez-vous ?

Miss Clarisse rougit un peu et répondit en riant :

—Cela dépend de celle qui le demanderait; si c'était vous ou Asile, je crois qu'il accepterait avec plaisir.

—Le mieux, dit Asile, c'est de ne pas le demander; mais comme je pense qu'il viendra ce soir, nous pourrons lui dire que nous allons demain à Lorette; s'il est galant, il s'offrira de nous accompagner.

Le soir vint, mais M. de St-Luc ne parut point. Il fut néanmoins convenu qu'elles iraient seules à la campagne.

—Je n'en suis que plus contente, dit Asile, un peu piquée d'avoir attendu en vain toute la soirée.

—Nous serons moins gênées, nous courrons les champs cueillant des fleurs; j'aime tant les fleurs.

—Mais il n'y a pas de fleurs dans les champs à cette saison, dit Hermine.

—C'est égal, nous courrons, nous sauterons et nous nous amuserons sur l'herbe des prairies, reprit Miss Clarisse, comme de véritables villageoises.

CHAPITRE XXXIX

VENDEUR DE PLOMB

La nuit fut froide et une assez forte gelée avait durci la terre. Le jour suivant, le soleil se leva pâle et enveloppé d'un brume grisâtre; on aurait dit qu'il allait neiger; cependant vers les dix heures, le temps devint beau, mais l'air resta vif et piquant.

A peu près dans le même moment, on pouvait voir deux forts et vigoureux chevaux, gris pommelé, attelés à une belle barouche, descendant à grand train la côte d'Abraham. Trois jeunes filles chaudement enveloppées, étaient assises au fond de la voiture. Bientôt les chevaux, lancés au grand trôt, arrivèrent au pont qui traverse la petite rivière St-Charles. Un homme, en habit de chasse, avec des bottes à revers, une badine à la main, était appuyé sur l'un des gardes-fous du pont et regardait un brick, nouvellement lancé, et que remorquait un petit vapeur.

—C'est M. de St-Luc, dit Miss Clarisse, qui l'avait aperçu la première, mais d'où peut-il venir ?

—Faisons semblant de ne pas le voir; regardons de l'autre côté, il ne nous reconnaîtra pas, habillées comme nous le sommes, ajouta Hermine en se penchant du côté opposé.

Quand la voiture fut passée, St-Luc, qui avait bien remarqué la voiture et les chevaux de lord Gosford, sans reconnaître Miss Clarisse et les demoiselles de St-Dizier, reprit le chemin de son hôtel, où il arriva un peu avant midi.

—J'ai juste le temps, pensa-t-il, de faire ma toilette pour aller voir sir Arthur, avec lequel je dois prendre la collation.

Quand St-Luc arriva au château, Arthur l'attendait pour se mettre à table. Ils étaient seuls.

—Que dites-vous, M. de St-Luc, d'une excursion faite de suite à la campagne ? J'aurais envie cette après-midi, d'aller au devant de Clarisse, qui est allée avec les demoiselles de St-Dizier à Lorette ?

—Quoi ! c'étaient Miss Clarisse et les demoiselles de St-Dizier qui étaient dans la voiture de Son Excellence, vers onze heures ? Ah ! les coquines ! savez-vous qu'elles se sont détournées pour n'être pas reconnues ?

Sir Arthur se mit à rire de bon cœur.

—Clarisse m'a dit qu'il avait été décidé gravement, hier soir, que pour vous punir de n'être pas allé chez Mme de St-Dizier, elles ne vous avertiraient pas de leur promenade; et c'est, sans doute, pour ne pas vous le laisser savoir qu'elles ont fait semblant de ne pas vous voir ce matin.

—Si nous allions proposer à Mme de St-Dizier de nous accompagner pour aller au devant de ses filles, elle accepterait peut-être ; le temps est beau, l'air frais lui ferait du bien, car il me semble qu'elle ne sort pas assez. Vous irez en voiture, et moi je monterai sur le cheval que Votre Excellence vient d'acheter, et qui paraît si difficile et si ombrageux.

Deux heures après, sir Arthur conduisait Mme de St-Dizier au-devant de ses enfants. M. de St-Luc, monté sur un magnifique cheval anglais, pur sang, qu'il avait, non sans difficulté, rendu souple et docile, caracolait au côté de la voiture.

Quand ils furent parvenus au bout de la montée, avant d'arriver à l'équerre que fait la route de Charlesbourg et celle qui vient de Lorette, ils aperçurent la voiture, dans laquelle les jeunes filles étaient parties le matin, arrêtée sur la route de Lorette. Le cocher, assis sur le siège, regardait tranquillement dans la prairie Miss Clarisse et les jeunes demoiselles de St-Dizier s'amusant à cueillir des noix douces, qu'un petit garçon faisait tomber en jetant des morceaux de bois dans un noyer, situé à quelques arpents du chemin. Les jeunes filles gaies et rieuses, avaient laissé dans la voiture leurs chauds manteaux, et n'avaient sur leurs épaules que de légers fichus; une d'elles portait une écharpe crêpe rouge, croisée sur la poitrine et nouée sous les bras, de manière à laisser les bouts pendre gracieusement par derrière, sans gêner ses mouvements. Un peu plus loin, un troupeau de vaches cherchait sa nourriture dans l'herbe rasée et gelée de la plaine. Un petit garçon, d'une douzaine d'années, s'amusait à exciter un taureau en lui jetant des pierres. Quelquefois l'animal se retournait en agitant ses cornes menaçantes; le petit garçon se sauvait, puis quand il voyait le taureau tranquille, il retournait continuer ses agaceries.

De l'endroit où se trouvait sir Arthur, il n'y avait en droite ligne à travers la prairie qu'une dizaine d'arpents pour se rendre à celui où étaient les jeunes filles, mais en suivant la route la distance était fort considérable. En ligne droite on suivait la base d'un triangle rectangle dont les deux routes formaient les côtés latéraux.

—Voilà nos enfants, dit sir Arthur en montrant de la main le lieu où elles étaient.

—Mais voyez donc ce petit malheureux que le bœuf poursuit, remarqua Mme de St-Dizier.

En effet, le taureau, devenu furieux, s'était élancé sur le petit garçon, qui s'était mis à courir dans la direction de l'arbre auprès duquel étaient les demoiselles de St-Dizier. Les jeunes filles effrayées se sauvèrent à leur tour du côté de la clôture; l'écharpe rouge sembla augmenter la fureur du taureau qui se dirigea aussitôt vers la jeune fille; celle-ci, effrayée, perdit toute espérance d'esprit et se mit à courir dans un sens opposé.

(A suivre)

Service de Renseignements

Le *Manitoba* vient d'installer à sa devanture deux tableaux où sont inscrits plusieurs fois par jour les rapports de la guerre. Nous avons inauguré ce service d'information samedi, et il attire devant notre établissement une foule nombreuse.

Renseignements généraux sur le Théâtre Walker

Les soirées commencent à 8.30 *hrs*
Les matinées à 2.30 *hrs.*

Les billets sont en vente au bureau du théâtre, de 10 hrs. a.m. à 10 hrs. p.m. Le téléphone pour billets réservés est: 2520 Garry ; les billets sont retenus jusqu'à 6 hrs. p.m. seulement; les vestiaires sont situés côté droit du foyer, au premier; du côté gauche au balson; les manteaux y sont gardés par les femmes de service.

N'oubliez pas de lire les Petites Annonces du "Manitoba."

LISEZ CECI

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'importance de nos petites annonces.

Les cultivateurs y trouveront un puissant intermédiaire pour vendre leurs produits en général, animaux de ferme, œufs, volailles, instruments aratoires de seconde main, ainsi que leurs fermes.

Ils y trouveront aussi leur profit en lisant attentivement ces petites annonces qui pourraient leur faire connaître de bonnes occasions d'affaires.

La Manne Indrustrielle

(*La Presse*)

. . . .

D'ailleurs, tout le monde s'accorde à dire que la guerre européenne actuelle devra avoir pour effet d'activer l'exploitation de nos ressources industrielles.

L'Allemagne et l'Autriche, d'où les autres nations du monde importaient tant de marchandises de toutes sortes, verront, pour longtemps du moins, leurs marchés fermés à l'étranger.

Quant aux produits belges et français, qui pénétraient un peu partout dans l'univers, les sources manufacturières d'où ils provenaient sont actuellement taries par l'envahissement dévastateur des hordes teutonnes.

L'Europe, plongée dans la guerre la plus sanglante de l'Histoire, est aujourd'hui réduite à l'impuissance industrielle presque absolue.

L'Angleterre nous envoie déjà des experts pour inviter le Canada à tirer profit de la situation manufacturière actuelle du monde entier.

Nos voisins, des Etats-Unis, ne laisseront pas passer l'opportunité qui leur est offerte—bien qu'un peu moins qu'à nous—de tirer bon parti des présentes conditions du commerce mondial. Ils cherchent déjà à grossir considérablement leur flotte marchande, pour satisfaire leur trafic d'exportation sans cesse grandissant.

Les capitalistes canadiens, doués de l'esprit d'entreprise, doivent aussi se liguer pour développer et multiplier les industries nationales, attendu que les marchés ouverts à nos produits vont devenir insatiables. Et, en agissant ainsi, ils accompliront un devoir patriotique, puisqu'ils procureront en même temps du travail aux classes ouvrières.

Le malaise inévitable causé en Canada par l'ouverture des présentes hostilités européennes doit maintenant faire place à la confiance dans l'avenir et à un regain d'activité dans toutes les branches du commerce et de l'industrie. Sachons profiter de la manne.

La Prophetie du Général Nogi

Un écrivain militaire très apprécié en Italie, M. Lorenzo d'Adda, rapporte dans la *Gazetté del Popolo*, de Turin, une très curieuse prophétie faite par le général Nogi, lors du siège de Port-Arthur.

Le célèbre chef japonais, conversant avec des officiers et des correspondants étrangers, avait tenu paraît-il, à peu près textuellement ce langage :

"Je crois que l'univers assistera encore à deux grandes guerres également terrible. La première, qui aura l'Europe pour champ d'opération, résoudra le conflit franco-allemand et la rivalité anglo-allemande. La France et l'Allemagne joueront cette partie décisive dans les plaines belges, fort probablement près de Waterloo, l'unique lieu susceptible de permettre le déploiement des formidables masses qui s'entre-choqueront. La frontière de la France et de l'Allemagne, telle qu'elle existe actuellement, est trop hérissée de fortifications pour que les deux peuples ennemis puissent la franchir.

"Le résultat de cette guerre ne me paraît pas douteux: les Français battront les Allemands sur terre et les Anglais infligeront à ces derniers une défaite maritime. Cette guerre sera la dernière lutte à main armée qui se produira en Europe. Les Etats civilisés sortiront de cette crise tellement épuisés et effrayés qu'ils ne songeront plus qu'à constituer une sorte de coalition pour éviter à l'avenir tout événement de ce genre.

"J'ai prédit deux guerres. Voilà la première. Quant à l'autre, elle mettra aux prises le Japon et les Etats-Unis dans l'océan Pacifique, et j'ajoute que c'est le Japon qui triomphera.

Le Généralissime Francais

Le général Joffre est né le 12 janvier 1852, à Riversaltes (Pyrénées-Orientales). En 1870, au moment de la guerre, il était élève à l'Ecole polytechnique. Les élèves de cette école furent nommés sous-lieutenants le 21 septembre de cette année et employés aux travaux de défense de Paris. Le général Joffre assista donc aux opérations du siège. Après la guerre, il entra de nouveau à l'Ecole polytechnique et à sa sortie, en 1872, il suivit les cours de l'Ecole d'application de Fontainebleau. Capitaine en 1876, il s'occupe des travaux de défense de Paris, puis va successivement à Pontarlier, à Montpellier, enfin est nommé chef du génie à Mont-Louis.

En 1885, il part pour l'Extrême-Orient et fait partie de l'expédition de Formose. Il devient, peu de temps après, chef du génie à Hanoï, entre en France en 1888 pour être attaché au service du général Mensier, directeur du génie au ministère de la guerre.

Chef de bataillon en 1889, il est major du 5e génie à Versailles, puis est désigné en 1891 pour professer à l'Ecole d'application de Fontainebleau le cours de fortifications.

L'année suivante, il est mis à la disposition des colonies pour diriger une mission au Soudan. Il y rendit de grands services, ce qui lui valut le grade de lieutenant-colonel. A sa rentrée au Soudan, en 1896, il est nommé secrétaire de la commission d'examen des inventions.

Général de brigade en 1901, il commande la 19e brigade d'artillerie à Vincennes et est nommé membre du comité technique du génie. Il a été directeur du génie au ministère de la guerre. Général de division en 1905, il est placé à la tête de la 6e division d'infanterie à Paris. Il a commandé le 2e corps d'armée à Amiens, puis est passé au conseil supérieur de la guerre. Il est actuellement chef d'état-major général de l'armée. La situation qu'il occupe dans la hiérachie militaire est la plus haute de l'armée.

Les Canons de Mahomet II

Lors du siège de Byzance, Mahomet II constata que cette ville, grâce à sa double ceinture de remparts inexpugnables, résisterait éternellement aux plus furieux assauts : il résolut donc, pour abattre cette formidable enceinte, de se servir d'une arme nouvelle et qu'on avait jusque-là considérée comme secondaire, l'artillerie.

Il amena devant Constantinople deux cents canons dont quelques-uns étaient de dimensions gigantesques et lançaient d'énormes boulets de granit ou de marbre.

M. Gustave Schlumberger donne de curiuex détails sur la puissance de ces bombardes, qui, "durant des années, demeura la merveille unique de l'Orient, même de l'Europe."

Elle fut construite à Andrinople, par un renégat hongrois ou valaque, nommé Orban, lequel passait pour le plus habile fondeur d canons de l'époque. Comme il ignorait la balistique, Mahomet II régla lui-même le poids et la portée des projectiles. On mit trois mois à fabriquer le moule puis à y couler le bronze. Lorsqu'on essaya cet engin qui avait trois pieds de diamètre le sultan fit prévenir la pouplation que l'explosion serait terrible. On l'entendit en effet jusqu'à treize milles à la ronde. "Le boulet de pierre, pesant douze cents livres selon les uns, quinze cents suivant d'autres, alla à un mille s'enfoncer dans la terre, à une profondeur de six pieds."

Pour transporter cette bombarde d'Andrinople à Byzance, il fallut deux mois, bien qu'elle fût traînée par cinquante paires de bœufs, suivant certains récits—d'autres accompagnée de deux mille ouvriers et de dix mille cavaliers.

Chronique de la Province

LEPAS, MAN.

Le 28 août, 13 volontaires quittaient notre ville pour aller se joindre aux régiments e3n formation à Winnipeg. Il y eut une démonstration magnifique en leur honneur et malgré la pluie il y avait foule à la gare du C.N.R. Tout LePas était là pour dire adieu à ces braves jeunes gens.

—Le 2 septembre la Compagnie Finger fermait ses scieries principales pour cette année. Les scieries secondaires et les polisseurs fonctionnent encore pour quelque temps. La fermeture de la scierie arrive un peu plus tôt que d'habitude cette année ; ordinairement les scieries principales fonctionnaient jusqu'à la fin de septembre.

—L'entrée des classes à l'école catholique eut lieu mardi le 1er septembre. Le nombre des élèves va toujours en augmentant et les classes seront sous peu trop restreintes pour povoir loger tous les enfants. L'école est sous la direction de Sœur St. Léon, avec Mlle Birse comme sous-maîtresse.

—Une petite gelée blanche couvrait les trottoirs le 2 septembre au matin. C'était la première gelée de cet été, elle était à peine assez forte pour geler les tiges des pommes de terre les plus exposées.

—Le théatre Lyric autrefois conduit par son propriétaire, M. J. M. Wanlese était loué dernièrement à MM. Allen et Lionel Moore. Ces messieurs en prenaient possession le 3 septembre.

L'un des bons moyens d'aider le journal, c'est d'encourager les fournisseurs qui lui donnent leurs annonces.

Abonnez-vous au "MANITOBA" $1.00 par année.

AVIE PUBLIC

Le Département de l'Intérieur a décidé de prolonger son temps de protection, durant la période de la moisson et du battage pour tous les homesteaders qui demanderont à s'absenter pour se livrer aux susdites opérations.

Ceci ne s'applique pas à ceux qui ne possèdent encore qu'un droit incomplet de homestead obtenu par procuration.

Les demandeurs doivent s'adresser directement au département ou a tout agent de district pour obtenir cette permission.

AGENT DES TERRES DU DOMINION.

ACTE DE L'ARPENTAGE DES TERRES DU DOMINION

En conformité avec les dispositions de la Section 58 de l'Acte de l'Arpentage des Terres du Dominion, avis public est donné par les présentes que le Ministre de l'Intérieur a reçu une pétition des propriétaires des terrains ou des tenanciers de terrain comme homestead dans le Township 12 Rang 10 Est du principal Meridien faisant remarquer que les poteaux indicateurs de l'arpentage original du dit Township ont disparu et demandant un nouvel arpentage.

Toute personne capable d'indiquer la position de l'un ou plus de ces poteaux indicateurs ou en possession de quelques renseignements pouvant permettre d'établir la position de ces poteaux est requise par les présentes d'en donner avis par lettre enregistrée au Ministre de l'Intérieur, avant ou pour le 30 septembre 1914.

E. DEVILLE,
Arpenteur général
des Terres du Dominion.

Ottawa, 7 aout 1914.

AUX CULTIVATEURS

Cette terre que vous avez à vendre où à échanger, c'est maintenant le temps de l'annoncer. Quelques mots dans les petites annonces du MANITOBA, vous rapporteront des résultats.

AVIS

AVIS est donné par les présentes que Austin McPhail Bothwell, professeur de langues modernes, à Winnipeg, province du Manitoba, fera demande au Parlement à sa prochaine session afin d'obtenir son bill de divorce contre Dorothée Jean Bothwell, née Couper,pour motifs d'adultère.

J. E. ADAMSON,
Avocat du demandeur,
Austin McPhail Bothwell,
dont l'adresse est c. of Adamson & Adamson, avocats, 364 rue Main, Winnipeg.

Daté à Winnipeg, province du Manitoba, ce 27ème jour de février, A.D. 1914.

DANS VOTRE MAISON POUVEZ-VOUS DISPOSER D'UNE CHAMBRE ?

Oui. En ce cas, faites publier une petite annonce dans le MANITOBA et immédiatement vous serez assiégé de demandes. Quantité de gens n'ayant pas les moyens de louer une maison entière, doivent se contenter d'une pièce. Ces gens lisent le MANITOBA. Avez-vous quelque chose à leur offrir ?

Hommes Demandes

Des hommes sont demandés pour apprendre à inspecter, conduire et même reconstruire des automobiles et des tracteurs à gaz. Les élèves travaillent en petit groupes sous la surveillance d'instructeurs experts et apprennent à conduire à travers les rues de la cité. Apprenez non pas la théorie grâce à des manuels spéciaux, mais la pratique en travaillant vous-mêmes. Nous garantissons absolument que nous vous mettons à même de passer n'importe quel examen du gouvernement.

Ecrivez où adresez-vous à la Omar School of Trades and Arts, 477 rue Main, Winnipeg.

La Chute de M. de Bismarck

La guere actuelle ramène sur le tapis les événements qui accompagnèrent et suivirent la fondation de l'Empire allemand. La chute de Bismarck, fondateur véritable de cet Empire, offre un vif intérêt quand on en lit le récit au moment ou cet empire menace de s'écrouler.

Le curieux article que le *Manitoba* publie aujourd'hui a été écrit il y a vingt-cinq ans, par M. de Blowitz, correspondant parisien du *Times*, de Londres :

Dans les derniers temps de sa puissance, le prince était devenu un obstacle, une gêne, une cause d'irritation pour tout le monde, une difficulté incessante pour l'expédition des affaires publiques. Il ne voyait plus les membres du ministère dont il était le chef. Il n'écoutait aucune de leurs objections, et après les avoir laissés parler d'un air distrait il donnait des ordres définitifs, comme s'ils n'avaient rien dit.

Il ne se montrait qu'avec la plus grande peine: il ne recevait absolument que ceux que sa fantaisie appelait auprès de lui. Il ne supportait aucune observation, et il écoutait avec un sourire condescendant, en les condamnant d'avance, les idées que lui exposait son jeune maître. Il se plaignait beaucoup dès qu'on avait pris la plus petite décision sans le consulter, et il se disait écrasé de besogne dès qu'on lui envoyait des documents à signer. Il était devenu véritablement la terreur de tous ceux qui devaient l'approcher. Nul n'osait le contredire, et Guillaume II lui-même n'avait avec lui que des rapports espacés, soit qu'il n'osât le déranger, soit qu'il s'irritât de l'attitude qu'il gardait vis-à-vis de lui. Enfin la querelle éclata sur une question presque secondaire : le trop plein du mécontentement impérial déborda après avoir été contenu pendant longtemps. Le chancelier, frappé à l'improviste, se déconcerta et, tout à coup, dit : "Alors il ne me reste plus qu'à offrir ma démission à Votre Majesté."

L'Empereur se tut; le prince de Bismarck sortit.

Deux heures après, la démission n'étant pas arrivée, l'Empereur envoya au prince de Bismack l'un de ses aides de camp. Le chancelier le reçut avec un empressement extrême. Il était convaincu que l'Empereur le priait de revenir auprès de lui, et d'abandonner son projet de démission.

Ce fut tout le contraire. Le prince de Bismarck fut atterré; l'aide de camp avait pour mission de rapporter à l'Empereur la démission écrite du chancelier. Le prince était profondément troublé. Il s'excusa de ne l'avoir pas préparée, et renvoya au lendemain. Le lendemain, le même aide de camp revint. Cette fois, le prince de Bismarck le reçut avec plus de calme, mais il s'excusa de nouveau en disant, qu'avant de remettre sa démission par écrit, il devait faire une visite qui s'imposait à lui.

L'aide de camp se retira et le prince de Bismarck fit la visite dont il avait parlé.

Cette visite, on aura peine à y croire, et pourtant j'affirme que tout ce que j'ai dit ici est de la plus rigoureuse exactitude, cette visite, ce fut à la mère de l'Empereur, à l'imperatrice Frédéric qu'il la fit.

Et ce qui suit devient alors absolument extraordinaire, on croirait lire une scène de Shakespeare:

Dans l'affolement de sa chute, cet homme qui, la veille encore, avait été le grand chancelier, alla s'abaisser devant celle qu'il avait tant abaissée lui-même. Il lui exposa le danger que courait l'empire allemand par sa chute, les conséquences funestes auxquelles s'exposait le jeune Empereur en renversant le fondateur de l'Empire. Il la supplia d'intervenir auprès de son fils, d'éviter des désastres à l'Allemagne, des remords à son souverain et des humiliations imméritées à son plus fidèle serviteur.

L'impératrice l'écouta jusqu'au bout. Elle voyait s'humilier devant elle l'homme qui l'avait poursuivie, elle et son époux, de sa haine la plus implacable ; qui avait semé la méfiance entre le fils et le père, entre l'héritier de la couronne et l'impératrice, sa mère; et sans doute, en ce moment, un des moments les plus étranges de l'histoire contemporaine, elle pouvait goûter dans toute sa plénitude, l'ivresse de voir à ses pieds cet ennemi acharné, vaincu par ce même fils dont il avait compté se faire un instrument implacable contre elle-même.

Alors, se relevant de toute sa hauteur, à la fois ironique et dédaigneuse, devenant en même temps la mère, l'impératrice et la femme, elle rendit dans une seule phrase, à ce diplomate courbé devant elle, toutes les injures qu'il lui avait faites :

"Je regrette bien vivement d'être réduite à l'impuissance; j'aurais éprouvé un bonheur particulier à intervenir en votre faveur auprès de mon fils. Mais vous avez tellement employé tout votre pouvoir et toute votre action pour m'aliéner son cœur et pour rendre son esprit étranger au mien, qu'à l'heure qu'il est, mon impuissance retombe sur vous, et que je ne puis que constater votre chute, sans pouvoir la retarder d'une minute. Quand vous ne serez plus là, mon fils se rapprochera peut-être de moi, mais il sera alors trop tard pour que je vous vienne en aide."

Le prince, écrasé sous cette parole, la tête penchée, se retira, à reculons.

C'était le 20 mars; quand il rentra chez lui, il trouva l'aide de camp de l'empereur qui, pour la troisième fois, venait réclamer sa démission, et il la lui remit.

Le Premier Drapeau Enlevé a l'Ennemi !

. . . .

Aussi l'émotion a-t-elle été grande, au ministère de la Guerre, lorsque le colonel Serret est arrivé porteur du précieux trophée. M. Messimy a aussitôt donné l'ordre d'arborer le drapeau à la fenêtre de l'hôtel du ministre, dans la cour d'honneur, rue Saint-Dominique.

C'est vers dix heures du matin que cette opération a eu lieu. Tout de suite, la foule s'est amassée et a donné des marques de la joie la plus vive. Le drapeau allemand est en effet très visible de la rue et chacun pouvait, tout à son aise, le contempler.

C'est un carré d'étoffe rouge grenat barré par une large croix de Saint-André blanc et noir. Une couronne fermée est brodée sur l'un des triangles grenat.

Ce drapeau est celui du 132e d'infanterie de l'armée bavaroise. Il a été pris par notre 10e bataillon de chasseurs à pied.

C'est le 10e bataillon de chasseurs qui, à Solférino, a pris un drapeau autrichien et a fait décorer le drapeau des chasseurs à pied.

Le ministre de la Guerre, lui-même ancien capitaine de chasseurs à pied, a adressé immédiatement, par dépêche, ses félicitations aux officiers et aux chasseurs du 10e bataillon.

Le drapeau va être transféré à la chapelle des Invalides, dont les voûtes sont déjà tapissées de tant de glorieux trophées pris à l'ennemi.

La Moisson en France

J'écris cet article au cours de la moisson en Beauce. N'est-ce pas le premier des devoirs, en attendant l'appel de la Patrie en armes, d'offrir son concours à ceux dont les fils aux bras vigoureux sont partis si vaillamment vers la frontière, laissant là, sur le sol, sans un regard de regret, la moisson pleine de maturité et de promesses ?

Il reste, pour le travail, le vieux père aux jambes raidies par la fraîcheur des rosées, mais aux coups de faux solides encore. La mère a jeté bas son caraco pour prendre une allure plus virile. Sur la chemise blanche de grosse toile, son cou hâlé, sa figure anguleuse, mais saine, se détachant, cuits par le soleil. Comme il n'y a plus personne pour garder la moisson, on emmène les tout petits aux champs: ils dorment à l'ombre d'une gerbe.

Oh ! les braves ! Le fils est maintenant en Alsace ou en Belgique. Ils n'ont pas de nouvelles. Mais ils ne s'énervent point: ils savent qu'il fera son devoir--jusqu'à la mort, s'il le faut,—comme eux font le leur en assurant le pain de la France et la semence de la récolte future. Ils sont tranquilles... Mais il ne ferait pas bon aux Prussiens de venir: je crois bien que la faux du vieux s'emmancherait toute seule à l'envers.

Tout le monde s'aide avec générosité. On va de préférence au secours des foyers où il ne reste que les femmes. L'autre jour, une paysanne a trouvé son champ coupé et bottelé: un voisin charitable et inconnu avait travaillé par là dès le petit jour. Dans une véritable fraternité, toutes les classes sociales sont confondues: ce matin, à ramasser du blé, il y avait le curé, trois *Parisiens*, ce qui veut dire ici trois bourgeois, et cinq ou six paysans dont l'un ne savait pas lire. J'ignore complètement quelles sont les opinions de mes compagnons de travail; il y a unanimité sur ces divers points: il faut *rosser* à ce point les Prussiens qu'ils ne puissent plus nuire; la loi de trois ans a été une loi de salut national; la récolte, cette année, est vraiment belle, et on fera si bien qu'on la rentrera aussitôt que si les *hommes* étaient là. Ça, c'est le point d'honneur pour tous.

Il ne faut pas s'imaginer, surtout, que ce soit si pénible pour un *Parisien*, de faire la moisson. Le nerf supplée à la force. Evidemment, le premier jour, on a mal aux reins et aux muscles pectoraux. Les chardons et les pailles, les chardons secs, notamment, abîment un peu les poignets. Mais je sais maintenant botteler, je sais dresser des *moyettes*: il faut avoir soin de mettre la boucle du *lien* en dedans et d'incliner la gerbe de couverture vers l'ouest, parce que c'est de ce côté que vient la pluie. J'ai appris aussi à charger une voiture avec une fourche américaine: les premières bottes de froment paraissent terriblement lourdes, mais c'est tout simplement parce qu'on les prend mal.

Et puis, mes maîtres sont indulgents. Ils ont une vieille expérience qu'ils mettent volontiers à la disposition d'un ignorant comme moi. Ils ne me font même pas sentir ce petit plaisir, très humain, qu'ils peuvent éprouver à en remontrer à un monsieur qui lit dans les livres.

La seule difficulté pour faire la moisson, c'est... d'être accepté ! Je suis ici dans un pays de petite culture; nos paysans aisés sont fiers et ne veulent point d'aide. Il ne faut donc pas s'imaginer qu'on viendra vous chercher: une sorte de timidité, qu'il faut vaincre, retient les travailleurs. Mais une fois qu'à l'ombre d'une meule on a partagé le pain, le fromage, les prunes, le vin qu'ils apportent et offrent de tout leur cœur, la glace est rompue. On sent qu'à cette heure et devant l'ennemi, la nation a refait son unité.

Alors, malgré la chaleur, on se penche avec courage sur la vieille terre de France. C'est ici même qu'a passé Jeanne d'Arc; c'est tout près qu'Attila a reculé. Tandis que la faux entre avec un bruit victorieux dans les épis pressés, on se prend à y voir un présage.

HENRY *REVERDY.*

NOTICE

Notice is hereby given that a petition has been presented under the Manitoba Controverted Elections Act against the return of Thomas Boniface Molloy, Esquire as member of the Legislative Assembly of Manitoba for th eelectoral division of Carillon and claiming the seat for Albert Prefontaine.

Dated at St. Pierre the 31st day of August 1914.

OLIVIER A. JOUBERT, Returning Officer.

44

MANITOBA

Plus le temps avance, plus les émigrants étudient les ressources de notre province.

La chose est attestée par les rapports du Département de l'Agriculture et de l'Immigration de la province et par le statistiques du Département de l'Intérieur du Gouvernement du Canada.

Les compagnies de chemins de fer annoncent l'arrivée prochaine de beaucoup de nouveaux colons qui s'empareront de la terre inoccupée le long de leurs lignes.

Les faits sont que les avantages du Manitoba sont de plus en plus reconnus.

Ses terres splendides, ses chemins de fer nombreux, sa proximité des meilleurs marchés, ses avantages au point de vue de l'éducation, ses moyens de transport faciles sont des attraits pour beaucoup de colons chaque année.

Et quand l'industrie agricole est prospère, les autres industries grandissent et prospèrent aussi.

Ecrivez à vos amis et dites leur de venir s'établir dans le

MANITOBA

Pour plus amples renseignements écrire à

JOS. BURKE, Bâtisse du Bureau Industriel, coin des rues Water et Main, Winnipeg, Man.
JOS. HARTNEY, 77 Rue York, Toronto, Ont.
J. F. TENNANT, Gretna, Man
W W. UNSWORTH, Emerson, Man.
A. BEDFORD, député ministre de l'Agriculture, Winnipeg, Man.

JULES CLARETIE ET L'ANNEE TERRIBLE

"Nous avions, dans cette journée, subi des pertes plus considérables que l'ennemi. Et, navrés, nous cheminions comme à travers une Morgue immense. Nos morts, gardant encore, mais glacée et muette, l'attitude de la vie, les uns foudroyés tandis qu'ils épaulaient leur fusil, les autres tombés et restés à genoux, quelques-uns égorgés en repoussant l'arme qui les allait frapper, nos pauvres morts semblaient, par l'expression fièrement résolue de leurs visages, protester contre la défaite de la France et le triomphe de l'étranger.

"Les infirmiers prussiens relevaient ces cadavres, et on les voyait, se détachant sur l'hrizon, parcourir comme des corbeaux ces champs sans arbres où de loin en loin appariassient des taches lugubres, taches noires qui étaient des cadavres allemands. Ça et là sur des sabres fichés en terre, ils avaient placé des casques prussiens, posés les uns sur les autres, et piqué une étiquette sur la pointe du casque supérieur. On pouvait compter, aux casques superposés, le nombre des cadavres enfouis dans chaque fosse.

"J'allais et je venais, saisi de fièvre, dans ces champs où les débris s'amoncelaient, sacs éventrés, voitures brisées, canons démontés, caissons broyés, fusils, gibernes, sacs de riz, tout cela pêle-mêle, avec les cadavres de chevaux tombés dans leurs entrailles comme en une course de taureaux, pêle-mêle avec les mitrailleuses défoncées sans avoir pu faire une seule décharge, toutes neuves, n'ayant pu tirer, avec les shakos, les épées, les tambours, crevés, les instruments de musique, les livrets des soldats, et ces pauvres lettres, tombées de la poitrine d'un mort ou de son sac et que le vent balayait comme des feuilles mortes, ou que retenait à terre une flaque le boue ou une flaque de sang.

"Le soir venait. Le ciel prenait cette teinte mélancolique du crépuscule. J'étais érasé, brisé par les émotions d'un tel spectacle. Je jetais sur les bois de bouleaux, où l'ombre n'empêchait pas encore de voir les cadavres entassés à perte de vue, un regard d'adieu. Du côté de Sedan, le soleil couchant donnait à la Meuse un reflet rougeâtre. On entendait encore des détonations, le bruit d'un chassepot qu'on ramassait et déchargeait en l'air, ou le dernier coup de feu d'un blessé, d'un vaincu, qui ne voulait pas reconnaître sa défaite. Nous redescendions lentement vers Givonne.

"Soudain, sur le plateau nous perçumes avec stupeur se détachant sur le ciel pâle, le cortège insolent des généraux vainqueurs: le roi, le prince royal, M. de Bismarck, et derrière eux, impassibles sur leurs chevaux comme des colosses de granit, les fameux cuirassiers blancs, l'épée en main et le casque en tête. Le roi venait de s'entretenir avec l'empereur, son prisonnier; maintenant il passait, inspectant le champ de bataille. Le cou de son cheval, qui se détournait pour flairer les cadavres, avait ce mouvement de corps et ce gonflement de naseaux peints par Delacroix dans "l'Entrée des croisés à Constantinople." Le vieux roi, immobile, droit et solide sur sa selle, regardait sans qu'un muscle bougeât dans son visage rouge. Je n'ai jamais mieux compris de quelle haine on doit haïr ceux qui appellent les conquérants; je n'ai jamais senti bouillonner plus ardement en moi les idées de révolte contre la force que sur ce champ de carnage, devant ces morts sublimes et à deux pas de ce futur kaiser qui passait silencieux et religieusement satisfait de son œuvre, tandis que son ministre, botté et casqué, souriait.

"C'était là l'émotion dernière. Il fallait partir. Je n'eusse pu supporter, me semblait-il une autre douleur. Une douleur nouvelle m'attendait pourtant. Il nous fallut traverser le camp prussien, les rangs de ces soldats qui riaient, campaient sous nos tentes, chamarraient leurs poitrines de médailles d'Italie, de Chine ou du Mexique, et de croix d'honneur ramassées sur nos morts. Nous n'avions pas franchi le camp, laissé derrière nous cette innombrable armée, que tout à coup du fond de la vallée, puis de ces coteaux noirs de troupes, une clameur immense, formidable, un sauvage hurrah de triomphe s'élevait et venait jusqu'à nous, cri de joie brutale échappé à la fois de 300,000 poitrines et qui saluaient au retour de son excursion le roi Guillaume, le vainqueur de Sedan.

"Ce hurrah insultant, ces acclamations, ces applaudissements, partaient comme des trainées de poudre, sortant du fond des bois, grandissaient, et devant le passage du souverain les musiques prussiennes, jouant un hymne religieux de Wagner, un air lent, mélancolique et rêveur, un cantique sacré, une prière, la prière de "Lohengrin," mêlaient cette harmonie à ces hurrahs brutaux, si bien que tout ce que l'art a de plus élevé et tout ce que la guerre a de plus horrible s'unissaient pour composer l'acclamation la plus douloureuse qu'on puisse entendre, pour causer l'émotion la plus profonde qu'on puisse éprouver."

JULES CLARETIE.



Scène dans le drame "The Whip" au théâtre Walker, la semaine prochaine

La Presse Francaise et la Guerre

DIEU EST GRAND

L'année dernière, sollicité de donner à une grande revue anglaise mon avis sur la situation internationale, j'écrivais pour nos amis d'outre-mer :

"L'histoire s'est retournée. La puissance dont l'hégémonie menace le monde et, d'abord, l'Angleterre, ce n'est plus la France de Napoléon, c'est l'Allemagne de Bismarck. Elle ne peut plus s'arrêter sur le chemin qui la pousse à l'achèvement de son rêve orgueilleux. Elle voudra se délivrer de l'obsession moscovite et, du même coup, arracher à l'Angleterre l'empire des mers. Pour cela, il faudra qu'elle écrase la France. Quand ce jour viendra, et il approche, l'Angleterre, par la force de l'instinct national, défendra sa puissance aux côtés de la France menacée dans son indépendance."

Je ne me suis pas trompé: et c'est un grand, un émouvant spectacle que cette rencontre qui s'apprête, dans les plaines flamandes, aux approches du centenaire de Waterloo, entres les fils des grenadiers de Blucher, et les soldats de la France, unis aux descendants des soldats de Wellington, pendant qu'à l'Orient la nation d'Alexandre Ier descend dans les champs de la Germanie pour écraser ceux qui, aux jours de Leipzig, trahirent la fortune de Napoléon. Dieu est grand et ses desseins sont magnifiques..—*L'Echo de Paris.*

ALBERT DE MUN.

LE JOUR SACRE

Comment raconter cette séance? J'en puis dire les faits. L'émotion patriotique dont nous étions tous bouleversés, je ne saurais la saisir, la mettre sur ce papier. Le cœur en feu, le front tout raisonnable, nous avons été remplis d'une espérance que l'événement ne démentira pas, car, à la minute où la France, unanimement, trouve un calme inconnu dans l'histoire de ses fièvres salvatrices, l'empereur allemand semble pris de démence.

Belle et bonne journée de tout point parfaite, sommet de la perfection parlementaire ! Nous ne ferons rien de mieux. Nous n'avons plus qu'à nous séparer jusqu'au jour où nous nous réunirons autour de la France victorieuse. Viviani lit la phrase qui nous ajourne. J'aurais préféré un décret de clôture. Mais, soit ! j'ai tort; j'accepte de dire avec le gouvernement qu'à une Chambre pareille on ne doit pas marchander la confiance.

Quelles que soient les heures difficiles qu'il peut nous être donné de rencontrer, qu'il nous arrivera certainement de traverser au cours d'une guerre dont il faut bien savoir qu'elle sera terrible, les représentants du peuple se souviendront toujours de la nécessité de maintenir l'union nationale qu'ils viennent de sceller. Ce jour, je ne l'appellerai pas un jour historique,—tous le sont dans cette période où un monde nouveau commence,—mais je le nommerai avec M. Viviani, avec Viviani, notre adversaire d'hier, aujourd'hui notre chef à tous et notre ami, un jour sacré.—*L'Echo de Paris.*

MAURICE BARRÈS.

POUR LES VIEUX

On dira qu'ils n'ont qu'à rester dans leur retraite et à attendre. C'est à cela qu'ils se refusent. A cette tension nerveuse qui s'accroît chaque jour, les jeunes auront pour dérivatif l'activité de leurs corps, les préparatifs pour un départ prochain; les femmes auront la prièce et la charité: elles s'apprêteront à remplacer aux environs des champs de bataille ou dans les villes désignées celles que nous avions vues jusqu'ici apporter aux blessés et aux malades, avec des soins qui peuvent être imités, mais qui ne seront guère égalés, les consolations et les espérances que leur présence seule, leur exemple et leur vocation faisaient naître.

Mais quoi ! les vieux, qui n'ont pas été exercés dans les hôpitaux et ne sauraient, à présent, s'y rendre utiles, sauf comme économes et distributeurs, n'ont-ils vraiment aucune chance d'intéresser à quelque tâche leur esprit et leurs bras désœuvrés ? Sans doute, les mesures semblent si bien prises qu'avec un magnifique dédain on répond aux médecins, aux infirmiers qui se présentent :

—Nous ne saurions vous utiliser ; voyez les organisations privées.

Assurément doit-on se trouver heureux que l'organisme national soit si robuste et que les cadres soient aussi bien remplis ; mais il peut se rencontrer par ailleurs quelque lacune : il y a des vieux qui sont prêts à tout faire, qui compteront les cartouches, les souliers, les couvertures, distribueront les pantalons, ou bien coudront des boutons. N'importe quoi, pourvu qu'ils croient faire quelque chose.

Et puis, même si leur présence, à ces vieux, n'était pas des plus nécessaires, ne serait-ce rien que, dans le commun péril, toutes les âmes communient, que l'on sache, au dehors, que l'on sente au dedans que toute la nation est debout, des vieillards aux enfants, qu'elle est résolue et qu'elle est prête.—*L'Echo de Paris.*

FRÉDÉRIC MASSON.

POUR LA SERBIE

Comment ne pas pardonner à ce vaillant peuple serbe les excès qu'il a pu commettre, comment ne pas lui apporter notre sympathie profonde, aujourd'hui que l'empereur prussien, férocement et sans remords, vient de le sacrifier comme appât, pour l'une de ses plus abominables machinations sournoises ? Pauvre petite Serbie, avec quel héroïsme magnifique elle sait se défendre contre un ennemi qui ne recule même pas devant l'horreur de brûler sa capitale, peuplée seulement à cette heure d'enfants et de femmes ! Pauvre petite Serbie, devenue tout à coup martyre et sublime, je voudrais au moins lui ramener les quelques cœurs français que mon dernier livre a peut-être éloignés d'elle. —*Le Figaro.*

PIERRE LOTI.

Quarante-quatre ans après

Jamais la foi des patriotes en notre France, notre espoir en nous-mêmes, n'eussent osé prévoir ce que nous avons vu, ce que nous voyons: les rassemblements autour des affiches annonçant la mobilisation, les premiers qui les avaient lues portant la nouvelle de seuil en seuil, une émotion grave, et tout de suite une allégresse; les : "Quand pars-tu? Où vas-tu?" partout échangés; la course aux préparatifs; les premiers départs, les larmes des femmes, mais de femmes dont pas une n'eût voulu retenir le fils ou le mari qui s'en allait au péril de mort; et cet ordre, cette exactitude, cette ponctualité; ces petits ruisseaux d'hommes partis des hameaux, des villages et des villes, qui se réunissent en rivière, et ces rivières qui confluent vers un fleuve et l'atteignent au point nommé à l'heure dite, et ce fleuve qui roule son flot énorme, superbe et tranquille; cette discipline, ce consentement à tout commandement donné, l'obéissance offerte avant qu'on la demande; pas de mouvements désordonnés, pas de cris, à peine des chants; le renoncement aux bavardages de presse, et nous qui, au temps de César, arrêtions les voyageurs au carrefour des chemins pour savoir des nouvelles, nous contentant de celles qu'on nous donne d'une main prudemment avare; l'universelle confiance, et bien plus et bien mieux, la merveille de ces jours, une merveille à en pleurer: toutes ces barrières intérieures — les tempéraments divers de nos petites patries et aussi la diversité de nos sentiments et de nos passions,—ces barrières, tout d'un coup, à la minute, à la seconde, effondrées dans le sol; seule visible, la frontière de France; la même attitude, les mêmes physionomies, la même âme à Marseille et à Dunkerque, à Bordeaux et à Nancy; toutes les Frances, France des Croisades, France de Bouvines, France de Rocroi, France de Valmy, France d'Austerlitz, France de la fleur de lis et du drapeau blanc, France de l'aigle ou du coq et du drapeau tricolore, France du bonnet phrygien et du drapeau rouge, mêlées, confondues. Oui, merveille à en pleurer de joie et d'orgueil. —*Le Temps.*

ERNEST LAVISSE.

On demande des agents dans les provinces du Manitoba, de la Saskatchewan et Alberta, pour prendre des abonnements au journal "Le Manitoba." Nous accorderons 25 p.c. de commission par abonnement.

Soumissions pour bois de Chauffage

DES SOUMISSIONS seront reçues par le soussigné, jusqu'à 5 heures p.m. jeudi le 17 septembre, 1914, pour l'achat par le District Scolaire de St. Boniface, No. 1188, de deux cents cordes d'Epinette Rouge sèche (coupée verte) ou de pin (Jack Pine) coupé vert (et contenant au moins 90 p.c. de cette qualité de bois) à être délivrées aux Ecolès Taché et Provencher respectivement, SUR DEMANDE SEULEMENT.

Un chèque accepté pour au moins 10 p.c. du montant devra accompagner toute soumission. La soumission la plus basse ne sera pas nécessairement acceptée et les Commissaires décideront à leur discrétion s'ils doivent accepter l'Epinette Rouge ou le Pin.

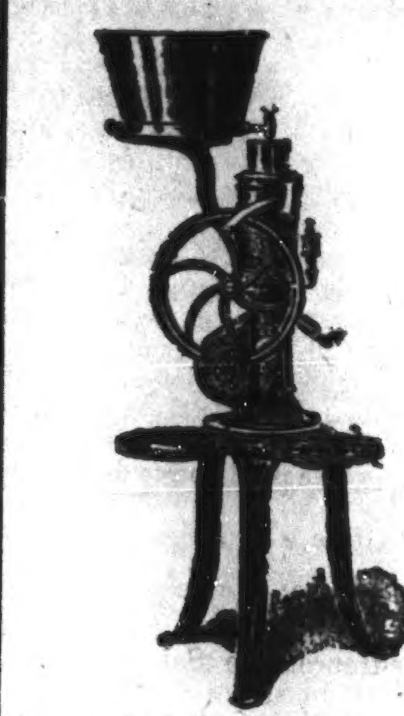
A St. Boniface, le 9 septembre, 1914.

G. A. BOCAN,
Secrétaire-Trésorier.

N.B.—Mentionnez sur l'enveloppe : "Soumission pour Bois de Chauffage."

45-46





Si vous avez une propriete a vendre, annoncez-la dans "Le Manitoba", et vous trouverez un acheteur.



N'oubliez pas que l'imprimerie du MANITOBA est outillée pour faire toutes sortes de travaux d'impressions. Satisfaction garantie.

Pourquoi le Canada ne doit pas S'Alarmer

Le *Financial Post*, l'une des revues les mieux cotées dans le monde financier, passant en revue la situation actuelle en Europe, expose les raisons pour lesquelles le Canada ne devrait pas redouter une crise économique.

Ce remarquable article du *Financial Post*, dont la lecture se recommande à toutes les personnes qui croient que la guerre européenne aura une répercussion sur le commerce du Canada suit:

"En vue des événements qui se produisent présentement en Europe, et qui marqueront une page inoubliable dans l'histoire des nations, nous faisons un appel à tous les hommes d'affaires canadiens et à tous ceux qui détiennent des valeurs et ont fait d'importants placements, d'envisager la situation actuelle avec confiance et sérénité. Notre premier devoir est d'aider au maintien et à la défense de la Gde. Bretagne, et notre deuxième devoir qui ne le cède pas en importance au premier, est de faire en sorte que le commerce canadien souffre aussi peu possible de la situation actuelle.

Il faut tenir compte de ceci : bien que nous devions payer notre part du coût de la guerre, nous avons autour de nous des ressources naturelles qui ont à peine été touchées jusqu'ici. De même que les calamités de l'Europe haussent la valeur de notre blé et d'autres grains qui figurent sur la liste des produits qui sont exportés, de même, les mêmes calamités, qui résultent du militarisme et de la circonscription rendront le sol paisible du Canada plus attrayant pour quelques-uns des meilleurs peuples de l'Europe.

Ce continent, y inclus le Canada, est appelé à profiter largement et promptement de la déviation du courant du commerce durant la guerre. Plusieurs de nos manufacturiers verront les commandes se multiplier à cause de la suspension des capacités productives de l'Europe, causée par les exigences de la guerre; et bien que le montant de capital anglais en disponibilité soit réduit, une bonne partie sera dirigée vers le Canada pour fins de placement. Dans les circonstances, ce qu'il importe le plus d'avoir pour assurer la marche des affaires, c'est la confiance, et le Canada, de toutes les nations au monde, a probablement moins raison de se plaindre sous ce rapport."

Le *Financial Post* reproduit ensuite une opinion de Sir George Paish, dans lequel ce grand financied conseille au monde d'agir et de se comporter tout comme si de grands événements n'allaient pas se produire. Sir George Paish déclare que le manque de confiance suffit à causer les pires désastres. Rien, dit-il, ne devrait être dérangé dans le cours ordinaire de la vie de chaque citoyen et le travail quotidien de la nation. Des commandes devraient être données, les manufactures devraient continuer à produire et toutes les dispositions devraient être prises pour maintenir en autant que la chose est possible les capacités productives et le revenu du pays.

Mais pour réaliser cet objet, la situation doit être envisagée avec courage et confiance par chacun.

Après avoir cité l'opinion autorisée de Sir George Paish, le *Financial Post* conclut en disant : "Les ressources emmagasinées du Canada ont encore à peine été entamées. De tout arrêt momentané dans notre progression, indépendamment de la cause, nous pouvons donc nous remettre plus facilement que ne l'a fait notre mère-patrie avec son conflit mondial, d'un siècle passé, si notre peuple est animé du même courage et est aussi industrieux; nous sommes aussi confiants qu'il l'est. Le courage dans la lutte pour l'empire n'est pas plus nécessaire que le courage dans le maintien de l'industrie et du commerce du pays.

La Presse Allemande

A titre documentaire ces extraits empruntés à la presse allemande en date des 31 juillet et 1er août valent d'être enregistrés :

Les excitations des pangermanistes sont poussées au degré extrême; elle vont jusqu'à affecter une forme de menace à l'égard du souverain.

C'est ainsi que la *Tügliche Rundschau*, écrit :

"Le fait que nous n'avons pas riposté à la mobilisation russe par une mobilisation allemande a causé dans le public une déception générale et profonde. Pour être vrai, nous devons dire que des bruits défavorables circulent sur l'attitude personnelle de l'empereur. Si on ne prononce pas bientôt le mot libérateur, notre opinion risque de perdre sa dignité et de passer par un état de crise nerveuse nationale."

Les "Dernières Nouvelles de Berlin," écrivent :

"Dans vingt-quatre heures, nous devons savoir à quoi nous en tenir. Nous espérons qu'il en sera ainsi. Sinon une rafale soufflera autour des palais de Potsdam et de Berlin et on entendra le cri de: "Sommes-nous gouvernés ?" "

La *Gazette de la Croix* n'est pas moins nerveuse :

"Dans la population, un sentiment d'inquiétude se manifeste. On craint que cette attente ne nous fasse perdre de précieux avantages militaires. On commence à se demander si les milieux dirigeants sont de gaieté de cœur quand ils promettent de prendre des résolutions graves et d'en accepter la responsabilité. Le gouvernement allemand s'est donné pendant huit jours toute la peine nécessaire pour résoudre la crise. La Russie et la France ont tiré un grand parti de ces huit jours. Chez nous, l'enthousiasme du début a fait place à une certaine nervosité. A cette nervosité succédera une morne résignation."

Enfin la *Deutsche Tageszeitung* demande à l'empereur de venir à Berlin afin d'y subir l'entrainement du courant populaire :

"Les âmes des patriotes berlinois venaient hier battre à Berlin jusqu'aux murailles du palais désert. L'air de la "Wacht am Rhein" arrivait jusqu'à elles comme une demande suprême au souverain de rentrer dans sa capitale. La population désire que l'empereur Guillaume vienne. Nous avons la conviction que s'il vient —nous espérons qu'il viendra bientôt—le peuple berlinois lui fera un accueil comme jamais Hohenzollern n'en a reçu dans sa capitale."

Par contre, l'organe socialiste, le *Vorwaerts*, affecte de croire aux intentions pacifiques de Guillaume II :

"Nous avons toujours été, —dit-il,—et nous sommes toujours des adversaires de la monarchie. Nous avons souvent conduit la lutte contre un souverain trop zélé. Aujourd'hui, nous sommes obligés de reconnaître (ce n'est d'ailleurs pas la première fois) que Guillaume II, par son attitude au cours de ces dernières années, a prouvé qu'il était partisan sincère de la paix des peuples."

Dans les réunions populaires tenues ces jours derniers, des orateurs socialistes ont déclaré à maintes reprises que si la guerre éclate Ils prendront le fusil comme les autres Allemands, ainsi que le déclarait Bebel dans un discours fameux qu'il a tenu au Reichstag.

La Chine Proteste

Pékin.—La Chine a protesté contre la violation de son territoire. Les Japonais ont reconnu le fait et ont témoigné de grands égards aux envoyés de Pékin, mais n'en ont pas moins continué à faire débarquer leurs soldats. On en compte maintenant 6,000 et il en reste 24,000 sur les transports, dont le débarquement se poursuit avec une excessive rapidité.

Chez Nous ET autour de Nous

L'Hon. M. Colin Campbell, ancien procureur-général du Manitoba, est de retour de son voyage en Europe. La santé de M. Campbell s'est notablement améliorée.

M. Alfred U. Lebel, avocat, vient d'ouvrir un bureau au numéro 400 Electric Railway Chambers.—*Soleil de l'Ouest.*

Notre collaborateur M. François Deniset qui est arrivé samedi soir de Banff, où l'avait envoyé son médecin, est parti ce matin pour la France où il ira prendre sa place dans l'armée française.

Les banques exigent depuis quelques jours 3 p.c. pour changer la monnaie américaine.

M. Irénée Benoit est à se faire construire une résidence sur la rue Masson.

M. l'abbé Dufresne, curé de Lorette, est de reour de son voyage d'Europe. Mgr Dugas est encore dans l'Est et sera de retour d'ici à quelques jours.

Mme J. A. Cusson, Mme S. J. Dussault, de Saint-Boniface et Mme Philibert L'Heureux, de Winnipeg,qui se trouvaient en Europe au commencement de la guerre sont arrivées ici mardi matin. Les voyageuses ont fait par eau le trajet de l'Italie en Angleterre. La traversée de l'océan Atlantique n'a ensuite présenté aucun danger. Ces dames sont tout de même heureuses de se retrouver dans notre tranquille pays.

Le *Mount Cashel*, le bâteau d'excursion qui faisait le service de Winnipeg à Saint-Norbert sur la rivière Rouge a été détruit par le feu ce matin, au quai de la rue Lusted où on l'avait amarré il y a quelques jours. Ce bateau valait $100,000. Il appartenait à la Hyland Navigation Co'y.

Le C.P.R. vient de publier une note dans laquelle il encourage fortement la mise en culture d'une grande quantité de terrain cette année.

Les entrepreneurs funèbres Desjardins & Frère nous prient d'annoncer qu'ils seront prêts à donner gratuitement leurs services aux familles des réservistes, de Saint-Boniface, dans lesquelles il se produirait des décès durant la guerre.

On annonce la mort, à Russell, de M. Joseph Norquay, cousin de l'honorable John Norquay, ancien premier ministre de la province. M. Norquay avait 79 ans.

Un russe et un autrichien, rue Archibald, Saint-Boniface, se sont livrés bataille lundi soir. On croit que c'est le résultat d'une discussion au sujet de la guerre. Le russe a frappé l'autrichien avec un couteau et lui a infligé une large blessure à l'abdomen. L'autrichien, transporté à l'hôpital de St-Boniface, est mort hier matin. Il y a eu enquête du coroner hier soir; et le Russe a été arrêté.

Un grand nombre de chasseurs donneront dit-on, le produit de leur chasse aux sociétés qui s'occupent des familles des réservistes.

"In Old Kentucky," drame joué au Théâtre Walker jusqu'à samedi soir; il y aura matinée à 2.30 hrs. samedi; billets 25c à $1.00.

La semaine prochaine "The Whip", le mélodrame de Drury Lane; quatre actes et treize scènes; plus de 100 acteurs; aussi chevaux e tchiens qui jouent et font la parade. La scène de la collision des chars est extraordinaire. Billets en vente par la poste dès maintenant, et au bureau du théâtre, vendredi le 10 septembre.

Pendant l'absence de M. Fontaine secrétaire des Artisans Canadiens-français de Saint-Boniface, M. Commune agira comme percepteur. M. Fontaine se rend à Valcartier comme officier du 36e de Saint-Boniface; il sera de retour pour l'assemblée du 22 septembre.

M. et Madame W. Whitenay, de Ashern, Man., sont en visite chez Madame Elie Genthon, rue Masson.

Pages de Souvenirs et d'Histoire

Nous avons reçu, avec un mot charmant de l'auteur, un exemplaire de l'*Histoire de la Paroisse de Saint-Pierre*, par M. l'abbé Jolys.

Nous consacrerons un nouvel article à ce livre si intéressant, et dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs.

Fanfare Lavérendrye

L'élection des officiers de la Fanfare LaVérendrye a eu lieu dimanche le 6 septembre.

Président, M. C. C. Bernier.
Vice-président, M. Jos. Senez.
Secrétire-Trés., M. Jos. Vermander.
Asst.-Sec.-Trés., M. R. Fournier.
Directeur en chef, M. Paul Salé.
Directeur, M. H. Duyvejonck.
Sous-directeur, M. J. Vermander.
Gérant, M. F. X. Lavoie.
Tambour-major, M. A. G. Pétrin.
Bibliothécaire, M. L. Léveque.
Asst.-bibliothécaire, M. A. J. Doucet.
Membres du comité :
MM. J. H. Clément, Simon Blanc, A. Ferland, A. J. Joly.

Des cours de solfège seront donnés gratuitement aux personnes qui désirent se joindre à la fanfare LaVérendrye. S'adresser au Prof. P. Salé, No. 111 rue Masson.

Ohé! Ohé! Ohé!!

Formidable nouvelle !

Il est né à Saint-Boniface, sur les dernières heures de la semaine dernière, un enfant du génie.

Cet enfant, marqué du sceau de la gloire, et sans doute aussi de la longévité, a été conçu par la Poésie, alliée au Civisme. Le Civisme, c'est un nommé Pauli—vous savez, celui qui a tant fait rire de lui, parmi nos amis les Belges, aux dernières élections, et que les libéraux ont expédié à l'extrémité de la province afin de l'arrêter de nuire à leur cause par ici. La Poésie c'est l'incommensurable P. Lardon Le prodige enfanté par ces deux imposantes et formidables intelligences, c'est un journal qui s'appellera le *Démocrate*.

Tout homme de sens et d'impartialité admettra séance tenante que nous voici en présence d'un événement qui surpasse en possibilités colossales tous les événements qui agitent aujourd'hui le monde! La guerre d'Europe est un simple jeu de nains en comparaison des luttes titanesques auxquelles se livreront, colichemarde en mains, ces deux bouteurs terribles, le frétillant Pauli et ce vieux lion de Lardon ! !

Et quel sera son rôle à ce *Démocrate*, à ce protecteur inattendu des ouvriers ? Nous citons cette phrase, traduite de la partie flamande :

"Avouez de suite que l'Eglise romaine, depuis Pierre jusqu'à Pie X, a toujours négligé l'ouvrier pour faire surgir des temples luxueux, qui trop souvent cachent les vices et les défauts des riches."

Nous plaignons de tout notre cœur l'Eglise Catholique de voir se dresser devant elle ces remontranciers terribles.

Pourtant, l'Eglise, elle, ne s'inquiètera probablement pas trop. Il y a quelques mois, un petit roquet se présenta au palais épiscopal de Saint-Boniface et dit à un prélat :

—Alors je vais batter en brèche le clergé.

—Battez, répondit le prélat, en haussant les épaules et en souriant de mépris et pitié devant la muflerie de son interlocuteur. Ça voulait dire tout simplement: Essayez donc, si vous en êtes capable ! Malgré nos frayeurs, des amis nous prétendent que les gens du *Démocrate* ont, eux aussi, plus de bave que de dents.

* * *

Il faut être juste, cependant, et avouer que la publication du *Démocrate* répondait à une nécessité,—une nécessité un peu personnelle, si vous voulez, mais une nécessité très réelle : procurer au sieur Lardon un journal qui consentît à insérer ses œuvres ! Le pauvre grand homme a tâté tous nos journaux français, qui à tour de rôle paraissent avoir refusé sa viande creuse,—ces fameuses poésies où l'indigence de la forme et la pauvreté de la rime ne le cèdent qu'à la pénurie de la pensée. Le *Manitoba*, toujours compatissant, avait publié, en son temps, et après bien des sollicitations du reste, quelques rimettes lardonniennes. Conséquence : nous avons eu très chaud en corrigeant nos épreuves, et nos plus dèles amis nous ont accablés de reproches amers ! Tout récemment encore ces *vers* ont rendu malade jusqu'à l'évanouissement une petite feuille qui leur donnait asile.

Cependant, infortunés lecteurs du *Démocrate*, préparez-vous l'estomac, car on va vous bourrer magnifiquement avec ce que les autres journaux, respectueux des goûts esthétiques de leur clientèle, ne publient pas. On va vous gaver impitoyablement de cette versification extraordinaire où il n'y a que du ventre et des queues. Si vous êtes charitables vous accepterez comme fiche de consolation cette pensée que vous serez les seuls à endurer ce supplice, car l'auteur a écrit avarement au bas de ses œuvres la rigide formule prohibitive : *Tous droits réservés !* Comme si quelqu'un, grand Dieu, avait jamais eu l'intention de reproduire ! !

* * *

Ouvriers de notre ville, quand le *Démocrate* essaiera de pénétrer à votre foyer vous saurez par le petit texte que nous avons cité plus haut quelles sont les doctrines et les visées de la nouvelle feuille, et vous saurez aussi quelle importance il faut attribuer à ces élucubrations.

Ce n'est pas notre intention de nous occuper du *Démocrate* chaque semaine, mais nous devions à messieurs Lardon et Pauli ce salut amical et confraternel! Nous avouons franchement que nous éprouvons un plaisir tout particulier à les siffler.

Le *Démocrate*, ne se contentera pas, souhaitons-le, de s'occuper exclusivement de sèches questions d'économie politique. Puisque MM. Pauli et Lardon se posent en docteurs, en guérisseurs des maux de la société, ils ne manqueront pas de joindre une littérature suave et reposante à l'exposé de leurs doctrines. M. Lardon en particulier, qui affiche volontiers des airs penchés et des sentimentalités amoureuses dans ses sagamités artistiques ; M. Lardon qui a vécu à la campagne, saura en particulier nous attendrir par des bucoliques à la Virgile. *Poète prends ton luth*, lui dirons-nous avec Musset. Vous allez voir que ce vieux farceur va nous faire pleurer !

Vive maître Pauli ! Vive maître Lardon ! Vivent les sauveurs du peuple ! Vivent les régénérateurs de la société ! Vivent les éducateurs des foules !

N'oubliez pas de lire les Petites Annonces du "Manitoba."

ON NE DEVINERA PAS

que vous avez quelque chose à vendre. Dites-le en annonçant dans LE MANITOBA et une foule d'acheteurs liront votre petite annonce. C'est maintenant le temps de l'annoncer à ceux qui, déménageant, cherchent un article plus gros ou plus petit.

A LA DISPOSITION DES PROPRIETAIRES

Les colonnes des petites annonces du MANITOBA sont à la disposition des propriétaires qui cherchent à louer leur maison. Pour quelques sous que vous coûtera votre petite annonce, vous aurez l'occasion de vous adresser à des milliers de personnes.

L'un des bons moyens d'aider le journal, c'est d'encourager les fournisseurs qui lui donnent leurs annonces.

PETITES ANNONCES

Chambres à Louer, Maisons à Louer, Maisons à vendre, Terrains à vendre ou a acheter, Servantes demandées, Elèves demandés, Emploi demandé, Pension de table, Chambre et pension, Pension d'enfants, Pension d'été, Trouvé, Perdu.

25 cts le pouce par insertion.

Loyer gratis.—Une maison rue DesMeurons, pour 2 familles de réservistes. Se renseigner: Gevaert & Deniset, No. 88 avenue Provencher. 44 j.n/o.

Mlle Marie Louise Bourgeault annonce qu'elle ouvrira ses classes de piano et de théorie le 15 septembre. Les élèves sont préparés aux examens affiliés à l'Université de Toronto et à l'Académie Royale de Londres. Studio : No. 483 rue DesMeurons. Téléphone Main : 2331. 45-46

A Vendre.—Dans le village de St-Pierre, belle ferme de 36 acres, maison neuve, de sept pièces, bien construite dans les derniers goûts. Bon marché. Conditions faciles. Adressez boîte 57 St-Pierre, Man. 44-46

M. M. A. Landry annonce au public qu'il a ouvert un atelier de bijouterie et orfèvrerie au coin des rues St-Joseph et Provencher (place d'affaires de MM. Bonin & Cie., agents d'immeubles et libraires.) Tout travail que l'on voudra bien lui confier recevra une prompte attention à des prix défiant toute compétition. 44-45

A Louer.—Deux logements avec poêle électrique, dans le Bloc André Frère, 70½ avenue Hamel, Saint-Boniface. S'adresser au No. 147 rue DeLamorinie. Téléphone Main 6125. 43-44

Les personnes qui désirent faire un voyage en Europe ou tout autre pays feront bien de consulter l'annonce du C.P.R., dont M. Cléophas Marcoux est le seul agent français.

Aux Entrepreneurs—A vendre à bon marché, 2 lampes à gaz acétilène, l'une de 1,000 chandelles et l'autre de 100. Ces lampes n'ont jamais servi. S'adresser au bureau du *Manitoba*. 38-41

Service des Abonnements

Nous adressons depuis quelques semaines notre journal à un certain nombre de nos amis, dans l'espérance qu'ils s'abonneront. Ceux qui voudront bien répondre à notre invitation seraient très aimables s'ils voulaient nous prévenir le plus tôt possible. L'envoi du journal, en dehors de nos listes régulières, demande une assez lourde somme d'ouvrage et surcharge considérablement nos ateliers. Ceux qui examineront un peu *Le Manitoba* se rendront facilement compte que la faible somme de $1.00 pour un tel abonnement est plutôt un prix nominal qu'une rémunération.

Le Meilleur Medium d'Annonce

EST CELUI QUI

Atteint les Acheteurs

ET CE MEDIUM C'EST

LE MANITOBA

On demande des agents dans les provinces du Manitoba, de la Saskatchewan, Alberta, pour prendre des abonnements au journal "Le Manitoba." Nous accorderons 25 p.c. de commission par abonnement.